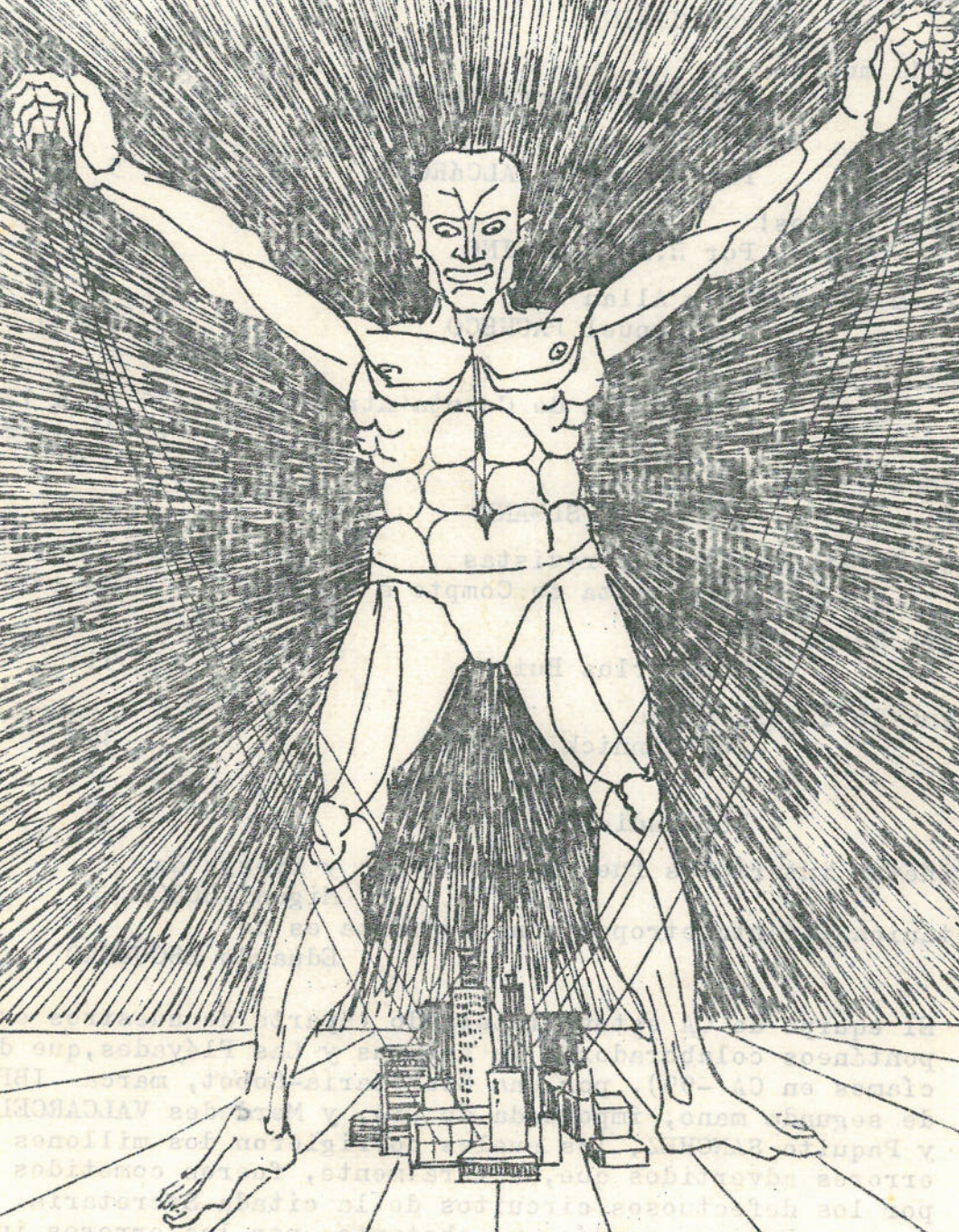


CUENTA ATRAS

COMPTE A REBOVRS
COVNT-DOWN



FANZINE-98-97



F A N T A S U M A R I O

Más allá del Sistema Solar		
Por CALIN		3
A mi niña muerta		
Por Jean-Pierre KLEIN		4
Le bateau		
Par Mercedes VALCÁRCEL		5
¡Malditos perros!		
Por H.H. BROWNING		7
Todavía & Oda a Edgar Allan Poe		
Por Manuel PACHECO		8 y 9
Crítica de libros		
Por cuenta de Cuenta Atrás		11 a 17
		y 21 a 28
Los niños		
Por Wendy SLOANE		17
Crítica de zines, cines y revistas		
Por cuenta de Compte à Rebours		29 a 34
El Tigre Bueno		
Por Carlos Buiza		35
Panorama de la SF danesa		
Por Jannick STORM		39
Nada		
Por nadie		41
Las viñetas interiores fueron por cuenta y riesgo de		
	Miguel BOSCH.	
La titánica y fantametropolitana cubierta es de		
	Eduardo ESCUDERO	

El equipo de CA estuvo integrado (aparte de nuestros espontáneos colaboradores de Arturus y Las Pléyades, que de cíamos en CA -99), por una Secretaria-Robot, marca IBP, de segunda mano, importada de USA, y Mercedes VALCARCEL y Paquito SANCHEZ, los cuales corrigieron dos millones de errores advertidos que, naturalmente, fueron cometidos por los defectuosos circuitos de la citada Secretaria.

Pedimos perdón, no obstante, por los errores inadvertidos, que los habrá; y pues somos humanos e imperfectos, ellos servirán de testimonio.

CUENTA ATRAS ' COMPTE A REBOURS ' COUNT-DOWN'FANZINE

Año I - N^os. -98 & -97 -Carlos Buiza - Atocha 12
12 Madrid
España

CALIN

Algún día volveremos.

Algún día volveremos a la Tierra.

Y les descubriremos, por fin, que no son sino robots. Robots muy distintos de sus toscos robots; robots que un día pusimos allí y dejamos en marcha, en el principio de la evolución.

-oOo-

Son graciosos los terrestres.

Se afanan, huronean, intrigan, asesinan... todo en pos de la riqueza y el poder. Algunos pocos lo logran. ¿Y qué viene luego? Cincuenta, ochenta años y, después, la muerte.

Y para esa infinitud de muerte, ¡tanto huroneo, tanta intriga tanto asesinato!

Sí. Son graciosos los terrestres.

-oOo-

Se han calificado a sí mismos de "sapiens". Y miran por encima del hombro a todas las demás criaturas. Pero porque todavía no hemos llegado nosotros.

-oOo-

Lo grotesco de las criaturas que se llaman hombres y gobiernan el planeta Tierra, es que juzgan muy severamente y condenan a la última pena al que mata a un semejante... ¡un semejante! Y se empeñan en ignorar que todos los que allí viven salieron un día del mismo tronco común, del mar, y que cuando matan a otros seres vivos para comérselos, están asesinando, condimentando y guisando a sus propios parientes y antepasados.

-oOo-

Cuando los seres inteligentes que pueblan la Tierra quieren tener un detalle elegante entre ellos, se obsequian con flores. Para conseguir las organizan unas multitudinarias castraciones en el mundo vegetal.

-oOo-

A veces se creen en posesión de una nueva filosofía; creen haber descubierto la angustia vital, la angustia cósmica... No es otra cosa que el eco del Universo que resuena en el interior de sus cráneos huecos.

-oOo-

Están convencidos de estar lanzados hacia el infinito. Son incapaces de ver que los hemos atado a un punto central en torno al cuál, generación tras generación, describen el mismo círculo y recorren, bajo aspectos diferentes, el itinerario de la estupidez.

-oOo-

Algún día volveremos.

Algún día volveremos a la Tierra.

Sólo los escritores de ciencia ficción no se asombrarán de nuestra llegada porque, de alguna forma, han dado con el germen de la verdad. Intuyen la tremenda broma cósmica.

-oOo-

Algún día volveremos a la Tierra.

Algún día volveremos...

Para reir al lado de los escritores de ciencia ficción.

C.

.....

A M I N I Ñ A M U E R T A

Jean-Pierre KLEIN

Niña mía a la que yo no amaba, hijita mía; tropiezo a cada paso con tu carne blanda y sanguinolenta. Nunca tendrás mis remordimientos por lo que no fué un crimen, masa deforme de olor dulzón. ¿Qué felicidad que hayas muerto!

Antes o después, ¿qué diferencia puede haber? ¿No nacer en mi vientre o no nacer de mí? Entonces, ¿por qué tenías que aparecer en mi vida, cosa repugnante que ni siquiera sabe gritar?

Replegado en tí mismo, feto que yo reniego haber concebido, por qué pegarte cada noche a mis manos, por qué reptar sobre mis muslos, gelatinoso, como si quisieras renacer en mí, que nunca me sentí tu madre. Ten piedad, si conoces algo que no sea tu viscoso deseo.

Tú, que nunca viviste, vuelve a tu nada, a tu infierno pegajoso de sangriento olor a esperma. Engendro sin nombre, tu expulsión, como la de un excremento, fué bastante dolorosa para haber pagado el precio de mi culpa. ¿Por qué ese contacto cotidiano, tibio y pegajoso? Tengo horror a tu sabor insípido, cucaracha monstruosa de inmundada baba.

E incluso, falazmente preñada de un fantasma de hijo, ¿qué esperas, tú que no tienes ni alma ni cuerpo. Te mato cada noche, y cada noche este simple combate te aplasta.

Un día, por fin, sin arrepentirme de nada, sábelo, terminaré; y entonces, tal vez, podrás reptar sobre mí, única vida de mi vientre muerto.

J.-P. K.

.....

Hemos recibido, a última hora, el segundo número de EL FANTASTICO (Y CIENTIFICO) TORITO BRAVO (Pequeñito, pero con mala leche, como asegura su irresponsable faneditor Luis VILGIL), y EARLY BIRD, Nos. 6/7, de Michel FERON, 7 Grand Place, HANNUT, Lieja, Bélgica. Dejamós el comentario de ambos para CA -96, en Diciembre. Eso.

.....

Harold PALMER PISER, 41-08 Parsons Boulevard, FLUSEING, New York 11355, prepara una especie de Diccionario del Fanzine. Si le manda el suyo, será incluido en dicho volumen de carácter extraterrestre (casi).

.....

CONCOURS CA.- Textes de 15 à 20 pages à 1 interligne. Inédits (en Français ou en Espagnol). 4 exemplaires. Les oeuvres seront signées d'un pseudonyme (nom à part, sous enveloppe). 1ere. Prix: 1.000 pts. 2eme.: 500. DESSIN: 500 pts.

.....

"Cher Capitaine: Que pourriez-vous me dire? Je sais tout. Dans n'importe quelle chose je pourrais vous devancer. Voici pourquoi il serait bête de parler. Cela est sans objet, vous comprenez? Ce n'est jamais qu'un froid déterminisme, sans remède pour vous.

"Etes-vous à votre aise? Peut-être les cordes vous serrent-elles trop? Désirez-vous que je les relâche un peu? Non, bien sûr, vous ne voulez pas. Vous avez peur. Quelle bêtise! La peur aussi est de trop. Après, quand tout sera fini, vous me donnerez raison.

"Et dire que c'est vous même qui l'aurez cherché! Vous ne saviez pas, lorsque vous m'avez envoyé le bateau quels allaient être les résultats de votre action. Mieux encore: vous aviez cru que tout allait se dérouler suivant vos suppositions. Je ne nie pas, évidemment, l'astuce de votre plan.

"Je vais vous dire: David était là. Il allait au bateau chaque nuit, depuis longtemps. Et moi même, je ne le savais pas. Je dois dire, pour ma défense qu'il me droguait toutes ces nuits là. Je ne sais pourquoi. Peut-être me gardait-il comme recours au cas d'une émergence.

"Continuons; il y avait au moins cinq-cents personnes. Deux-cents venaient cette nuit-là pour la première fois; je me trouvais parmi elles.

"De grâce, ne remuez-pas tant! Les liens ne sont pas très solides. Nous allons en finir tout de suite.

"David lui aussi, était présent avec une néophyte comme moi. Encore une fois je dois vous avouer son bon goût. C'était une beauté, blonde, comme moi, de haute taille comme moi, bien fait comme moi.

"Vous pouvez remarquer que les préférences féminines de David sont bien définies.

"La quantité de vêtements de la femme était inversement proportionnelle à sa beauté.

"Vous pouvez la supposer: presque nue. Comme toutes.

"Cela, d'après ce que vous m'aviez dit, c'était une orgie. Une orgie parfaitement organisée. Le bateau glissait tranquillement, longeant la côte. Les lumières étaient éteintes. Lorsque je pénétrais dans le salon, je pensais à un bateau fantôme.

"C'est drôle, eh? Parce qu'en réalité, c'était un bateau fantôme.

"Une orchestre invisible jouait une musique inaudible qui invitait curieusement à l'intimité, au recueillement.

"Il n'y avait pas beaucoup de bruits. Ce fut cela qui m'étonna le plus. L'absence de n'importe quel son strident; ni voix, ni rires, rien!

"Ne remuez pas tant. Vous ne vous sentez pas à votre aise? Je vais vous détendre les cordes. Non, n'y pensez pas. Vous serez aussi immobilisé que maintenant. Le lit est solide. Vous ne pouvez pas vous échapper. Vous auriez dû le comprendre, mon cher capitaine.

"Ça y est. Vous vous trouvez mieux? Très bien. Je ne voudrais pas vous déranger.

"Donc, j'étais là, dépitée, outragée, rongée par la jalousie... David ne m'avait pas encore vue. Et je confesse que votre plan allait presque réussir.

"Vous savez déjà que je nage bien: j'allais me jeter par-dessus bord et arriver jusqu'à la côte. Naturellement je serais venu chez vous, pour tout vous raconter, me confier à vous. Oui, peut-être vous aurais-je appartenu, au moins pour le temps que vous auriez voulu. Mais quelqu'un empêcha mon plongeon nocturne, un inconnu. Et maintenant vous serez mien, à nous tous, éternellement, c'est très drôle!

"Une fois il y a longtemps déjà, le temps n'importe plus-, pour me venger de mon frère, je lui brisais son bel arc et ses précieuses flèches. Tous les deux, nous étions très amateurs. Sa panoplie était formidable, très chère, très jolie.

"Et bien le pire, c'est qu'il avait pris la décision, quelques jours auparavant, de m'en faire cadeau. Je venais donc de détruire mon armement. Je devins folle, je me cognais contre le mur. Vous me connaissez, n'est-ce pas? Mais cela n'a pas d'importance, j'étais très jeune. Maintenant il se passe quelque chose de semblable: d'une certaine manière, vous aviez voulu me briser, vous aviez voulu qu'on découvre David se vautrant près d'une autre, et pour m'avoir, m'utiliser comme cobaye.

Vous y êtes parvenu, mais à l'inverse.

.....

"Il est tard, Cher Capitaine, très tard. La Lune s'est levée et l'on nous attendra sur le bateau. Tous les deux. Il faut en finir. Le plus tôt possible. Afin de recommencer après

"Vous ne vous rendez pas compte de mon impatience? Ne voyez-vous pas comme je vous regarde? Observez mes canines. Elles sont fines, n'est-ce pas? Et blanches!

"Regardez mes lèvres, si près des vôtres. Bientôt elles se toucheront... Je le désire maintenant par dessus tout.

"A l'instant vous me désirerez, moi, et je serais la seule chose importante. Jusqu' à l'éternité. Oui, bientôt vous apprendrez ce qu'est le plaisir et vous pourrez le communiquer...

"Regarde -moi, Capitaine, je t'aime plus que la vie!

(Trd. de l'espagnol par H.H. BROWNING. Tit. original: EL BARCO)

M. V.

Resulta que la aberración que muestra secretaria-robot padece, es todo lo contrario a letrofia. Así pues, el aviso de la pg. 29, no ha lugar.

CORTÍSIMO

Juan G. ATIENZA:

"La Persienne"

Elle s'était toujours comportée d'une façon irréprochable, à tel point que nous tous, les familiers, nous l'appellions tout simplement la "persienne", sans indiquer qu'elle était une persienne à guillotine. Et pourtant, j'avais toujours eu une certaine appréhension en me penchant à cette fenêtre.

Et bien, ce jour là, ma mère sortit pour faire ses achats et en arrivant dans la rue, elle se rendit compte qu'il pleuvait à verse. Elle appella à grands cris mon père, et mon père se pencha... c'est alors que je sus pourquoi j'avais tant peur de me pencher. La tête de mon père fit trois bonds dans la rue et vint échouer dans une flaque. Ils la ramassèrent mouillée et recouverte d'une boue noire.

"Invasion"

-Burgh lpi pañlskdjh!!

-Comment dites vous?

-Māism 'ol ñpoutie

Tout d'abord, les uns comprenaient et d'autres pas. Puis, après quelques jours, la Terre sombra dans un brouhaha général. De chaque bouche humaine sortaient des sons que personne n'était capable de comprendre. Toute administration cessa et les hommes ne mirent pas longtemps à s'entretuer.

Mais le bruit persista. Parce que les habitants de Plll n'étaient pas de êtres vivants, au sens que les humains donnent à la

vie. Ils étaient des ondes sonores douées de conscience. Et l'Onde-Conscience-Mère leur avait ordonné d'envahir la Terre....

Wendy SLOANE:

Chxr Monsixur,

Votrx machinx atomix à xcixrx xst dx la mxrdx. La lxttrix x xst dxja casíx!

-Il faut voir combien de peines et des sacrifices nous a coûté le perfectionnement du "camoufleur" biologique, et maintenant ces cocus-assassins-cannibales de là haut, lorsqu'ils nous dévorent ils nous appellent "Calamares en su tinta".

Manuel PACHECO:

"Les transformations"

L'homme voulait être heureux. Alors, il se transforma en oeuf, et il se trouva heureux dans le cul de la poule; puis il se transforma en fumée et il fut heureux en dessinant des volutes dans le ciel. Il se transforma en pluie et il fut heureux de mouiller les cités. Se transformant en cancer, il fut heureux de bouffer les nichons de Lolita.

L'homme avait parcouru tous les cycles des transformations et il était fatigué de changer. Il désira se reposer.

Alors l'homme se transforma en homme, et il devint fou.

-Yo no entiendo ni pum.

Las dos eminencias se miraron un tanto pasmaos; lo que acababan de oír les cayó como una patada en la mollera.

Bkrjz se rascó distraidamente el sobaco. En realidad él no comprendía ni una papa de todo aquélllo, y su compadre Vrxxc, tan chilado como él, no le andaba a la zaga.

Sin embargo, y pese a quien sea, eran los dos tipos más rellenos de ciencia del planeta Vachedemouche (1).

-Ni que decir tiene que somos unos desgraciaos y que, mirándolo bien, no existen otros seres más retorciós, apolillaos, oxidaos, roíos y jorobaos... que los Vachedemouchiens (2).

-Y los más tristes...

-... de Vache...

-... de Mouche...

-... es que los chuchos de nuestro pueblo son los zopencos más formidables, los más...

-... magistralmente...

- ...organizados. ¡Los payos! Los más...

- ... bragaos.

-Estupendos, echaos p'alante, audaces, inteligentes...

-... de todos los canes del Norte al Sur de la cola del cometa que arrastra...

- ... a una velocidad fantástica...

- ...y de reole.

-¡Nuestra piramidal Vachedemouche! (3) ¡La quintaesencia de la matalauva!

-Tienes razón -ladró Bkrjz- sin embargo...

-Sí. Nosotros somos los amos: contrahechos, enclenques, lelos...

-Y ellos, los perros, los más extraordinarios, lo menos bastardos de la Creación. Y tan poca diferencia existe que...

-¡Leñe! ¡Se queda uno pasmao!

Y, balbucientes, callaron, no atreviéndose a manifestar el libidinoso descubrimiento que habían hecho. Un silencio de muerte cayó entre los dos, abriendo un profundo agujero en el aserrín.

Vrxxc, tras habérsela perseguido por la pierna, se cogió en la ingle una pulga de gran tamaño y la ejecutó de un mordisco. Bkrjz declaró por fin con cierta dificultad:

-Resulta que con todos estos jaleos, ya no sabemos quién diablos es el perro y quién diablos es el hombre.

Tras un nuevo silencio, Vrxxc propuso timidamente:

-Podríamos soltar a una linda Vachedemouchienne (4) y una perra: el que siguiera a la mujer sería el hombre, y el que...

-¡Mierda! -cortó Bkrjz- ¡con las costumbres que hay en este pueblo!

Los dos pñtífices de la ciencia ficción, jorobados de veras, se quedaron de una pieza.

-Hay que poner los puntos sobre las "íes" -gruñó Vrxxc.

-Y las tildes sobre las "tes".

-¡Guau!

Vrxxc mojó el rabo en un tintero y raboescribió:

DADO EL CASO DE QUE LOS VACHEDEMOUCHIENS (5) YA NO PUEDEN DIFERENCIARSE DE SUS AMOS, DECRETAMOS: "CADA UNA DE LAS DOS RAZAS SERA EL AMO A SU TURNO; LOS VACHEDEMOUCHIENS (6) DURANTE LOS OCHO PRIMEROS MESES DEL AÑO; LOS PERROS, DURANTE LOS OCHO MESES QUE QUEDAN".

(1) Lit.: Vacademosca (Derechos reservados)

(2) Transformación semántica: Vacadeperrros.

(3) Vid. (1).

(4) Femenino. Vid. (2).

(5) Plural. Vid. (3)

(6) Vid. (5).

TODAVIA *****

Todavía no se ha ido todo el humo,
todavía está la tos
golpeándole el pecho a esa vieja,
Todavía está el hombre con un globo
haciendo payasadas en el cielo
y el cáncer en la tierra
cerciéndose a la gente.
Todavía el amor está dormido,
dormida la amapola, la alba y la paloma.
Todavía está el hombre jugando con los átomos
y envenenando el aire que respira.
Todavía se mueren los niños,
se matan los hombres
y la babosa del odio
mancha el campo del alma.

Todavía está Dios en las iglesias.
Todavía está todo todavía

Manuel PACHECO

Muy Sr. mfo:
Lx dxvuxlvo su máquina atómica dx xscribir, porqux xs una mixr
da: ya sx lx ha roto la lxtra x.

El hombre de la Tierra y el hombre de Pegasus cerraron el tra-
to con un simple apretón de manos:
-Choca esos cinco.
-Choca esos veinticinco.

Wendy SLOANE

Necesito la luna para evocar tu nombre,
 porque tú no eres sombra caminando la lluvia;
 tú eras un hombre de la luna,
 un hombre de paisajes enterrados en ese mundo extraño de blancuras
 como la piel nevada de Virginia,
 como el sonido pálido de Ulalume,
 como la voz de cirio de Eulalia y Annabel.
 Y hoy quiero estar contigo en ese mundo abstracto de las sombras
 donde existe el cabello de la muerte
 y se mueven las negras telarañas del suicidio;
 en ese mundo extraño del terror
 donde la noche camina por habitaciones con sus lentas caravanas de
 /muertas cabelleras
 y las copas se quiebran como un dulce gemido
 tocadas por las manos de una sombra.

Y todo existe en la tormenta que desintegra un palacio podrido,
 un palacio comido por la histeria
 donde un hombre golpeado por látigos de miedo
 entierra viva a una lady de escarcha.

Y vinieron las bailarinas del alcohol a danzar en el vaso de tus r
 /ches,
 pero nacía la ciudad como un monte de olivos a tu lenta tristeza;
 iba naciendo la ciudad contra la plegaria azul de tu Poesía:
 la selva del cemento,
 las lecciones del cálculo,
 el cronómetro frío del autómatas
 y todo el mundo herido de retortas para quemar la estrella
 que palpita en los cielos del alma.
 Todo estaba naciendo contra tu espectro silencioso.

Te dijeron borracho,
 te dijeron inútil en ese mundo práctico y mecánico
 donde el negocio existe como una religión.
 Y el mundo americano te negó
 y se dejó morir a tu Virginia,
 mujer que caminaba por tus sueños
 luchando contra el cuervo de tu vida.

Pero supiste del amor.
 Leonoras y Ligeias vistieron tu soledad con sus túnicas blancas,
 con los sudarios sin peso que llevarían sus cuerpos delgados
 a la mansión terrible del gusano,
 a ese palacio tónico,
 donde sonaba lento el "Nunca Más".

Y eras iluminado por la antorcha del sueño
 y en la magia lunar de las mareas
 encontrabas objetos misteriosos,
 huellas extrañas de mundos espectrales.

En tí nació el crepúsculo del miedo
 y una noche dormiste para siempre
 mirando por el vidrio de tus ojos
 las dulces bailarinas del alcohol.

"NIPE", EL MONSTRUO (Anything you can do); Darrel T. Langart; Col. Nebulae, # 119; Ed. E.D.H.A.S.A., Barcelona 1966; 170 x 110p; 204 pags.; 50 pts.

El Nipe es un monstruito de 1.60 metros de largo por 35 centímetros de grueso; es lo más parecido a un ciempiés terrestre, con las consiguientes diferencias de proporciones. Posée ocho miembros, articulados en pares; y cada miembro termina en un órgano manipulador de cinco dedos cada uno, los cuales pueden ser usados como pies como manos, indiferentemente. El Nipe y su nave realizan un aterrizaje forzoso en plena tundra siberiana. La nave explota, y su tripulante se ve recluido, forzosamente en la Tierra.

El Nipe siembra el pánico por donde quiera que va; es un monstruo asesino, ultrarrápido, superinteligente... Es localizado en los abandonados túneles del antiguo metro de New York los cuáles, después del Holocausto, jamás fueron usados. Se le observa, se le fotografía, son enviados a su laboratorio pájaros-robot-espía, ratas-robot-espía, etc. La información sobre él se va acumulando, archivando. No quieren matarlo; solamente comprenderlo, pero necesita ser capturado.

Para ello es creado un superhombre, Bart Stanton, ultrarrápido, superinteligente... El planteamiento y desarrollo de la novela, a base de estos ingredientes, ocupa más de 140 pgs. de apretada letra. Este es su principal defecto: la lentitud, la aridez. El climax y desenlace se resumen en pocas páginas; todo llega demasiado pronto, todo se precipita; quedan cabos por atar... Realmente El Nipe fué un inadaptable; su problema fué de simple comunicación. Es lo más interesante de la obra: la civilización nipoide, que se manifiesta como una paradoja aparente: una alta tecnología enclavada en un sistema de ritos tabú. El Nipe tiene una memoria completa, perfecta.

LA PERSIANA

Siempre se había comportado de un modo intachable; hasta el punto que todos los de la familia la llamábamos simplemente "la persiana", sin mencionar que era una persiana de guillotina. Y, sin embargo, yo siempre había tenido cierta prevención de asomarme a aquella ventana. Bueno, pues aquel día mi madre salió de compras y, al llegar a la calle, se dió cuenta de que llovía a cántaros. Llamó a gritos a mi padre, mi padre se asomó... y entonces supe por qué había tenido siempre miedo a asomarme.

La cabeza de mi padre dió tres saltos en la calle y terminó en un charco. La recogieron mojada y cubierta de barro negro.

** Nada de lo que aprende puede olvidársele.
 ** Por eso, como si se tratara de una computadora, un dato falso no puede ser cambiado por él mismo; necesita una nueva programación, que desconoce, al igual que desconoce, por no necesitarla, la escritura.
 ** Así, El Nipe, a pesar de sus crímenes aparentes, no es un asesino. Al contrario: es un perfecto caballero. Por eso devoraba a sus víctimas, desarrollando un hierático ritual, no dejando los cadáveres expuestos a ser consumidos por los gusanos. Con el canibalismo efectuaba los ceremoniales mortuorios.
 ** El Nipe buscaba, por encima de los hombres, a las Verdaderas Personas que suponía debían existir cerca de los humanos inferiores. Su memoria "sabía" que todo lo disímil a su propia raza no era perfecto. Naturalmente, en la Tierra no pudo hallar a los Verdaderos. Por ello se refugió en los túneles del metro neoyorkino, donde, con materiales robados en sus escapadas, intentaba construirse un transmisor para pedir ayuda a su mundo.
 ** Con Bart Stanton se efectúa, al lado de las operaciones a las que se le somete, una transmisión inédita y aumentada: la que existe entre los gemelos univitelinos; una transmisión por la que se convierte en el elemento ideal para enfrentarse a El Nipe y capturarlo vivo (El Nipe nunca atacaba con armas; la lucha, para él, era un duelo en toda regla, regido por un inmutable código de honor). Stanton busca a El Nipe en su madriguera, pelea con él y lo vence. Después, es aislado y el gobierno de la Tierra logra comunicarse con él. Acto seguido, termina la novela.
 ** La técnica empleada en su construcción hace gravosa la lectura. Más agilidad narrativa, o la reducción de "la paja" del texto, habrían hecho de ANYTHING YOU CAN DO, un relato mucho más interesante.

Luis GASCA

-IMAGEN Y CIENCIA FICCION

414 págs. 110 x 234p

Un libro necesario desde cualquier ángulo que se enfoque su comentario; necesario para el estudioso de la SF o para el aficionado, para el amante del cine o para el simple curioso.

En IMAGEN Y CIENCIA FICCION, publicado bajo los auspicios del Festival Internacional del Cine de San Sebastián, están incluidas las fichas completas de más de 900 películas, alguna de ellas olvidadas en los más importantes Catálogos, y, todas, relacionadas en mayor o menor grado con la SF.

La labor de Luis GASCA no ha sido, ciertamente, pequeña. Pero el resultado obtenido ha merecido la pena y no pasará desapercibido a cualquier persona que lea u ojeé el libro.

Se incluyen asimismo breves comentarios o resúmenes argumentales de más de la mitad de las películas.

El libro está prologado por Michel Caen, Redactor Jefe de Midi-Minuit Fantastique. Y no estamos, en absoluto, conformes sobre la opinión que le merece Bradbury..., aunque esto no tenga nada que ver con nuestro comentario sobre el libro.

Bravo, pues, a Luis GASCA y bravo a IMAGEN Y CIENCIA FICCION.

-ANTOLOGIA DE NOVELAS DE ANTICIPACION (V selección).-

438 págs.; 170 x 233p; 175 pts.; Edición

INVASION

-¡Burzac!... ¿Qwildos axudhémhã?

-¿Cómo dice?

-Josinghjlejx khj wur'üñozi...

Primero, unos se entendían y otros no; luego, en un lapso de pocos días, la Tierra entera fué un guirigay. A cada cuál le salían de la boca sonidos que nadie más era capaz de entender. La Administración se vino abajo y los hombres tardaron poco en matarse unos a otros.

Pero el ruido persistió. Porque los habitantes de Pllerrngh no eran seres vivos, en el sentido que los humanos daban a la vida. Eran ondas sonoras dotadas de conciencia. Y su Onda-Conciencia-Madre les había ordenado invadir la Tierra...

J.G. ATIENZA

-Con el trabajo que nos ha costado y la cantidad de sacrificios que nos hemos visto obligados a realizar hasta perfeccionar el camuflador biológico, y ahora esos cabrones-asesinos-canibales de allá arriba, cuando nos devoran nos llaman "calamares en su tinta"...

Wendy SLOANE

nes ACERVO, Barcelona 1.966.-

Fredric Brown

-OSCURO INTERLUDIO (En co

laboración con Mack Reynolds).- Los tres relatos incluidos en este volumen, giran alrededor del mismo tema: los viajes por el tiempo. En el que nos ocupa, se toca la cuestión racial, bastante común, sobre todo ultimamente, entre los autores USA, quienes, más o menos, comenzaron con Bradbury.

-EL CARICATURISTA (Id.).-

Es un típico chiste browniano: retorcido, chispeante, acre. En estos dos relatos encontramos a Brown tan unido a su estilo como en el siguiente, por lo que no entendemos la labor que pudo desempeñar Reynolds, aunque el escribirlos debió ser asunto exclusivo de Brown.

-VUELO DE REPRESALIA.- En

torno a la eterna paradoja: modificar o no modificar el futuro, si se viaja al pasado. En este caso, al viaje es hacia el futuro, pero, dada la velocidad extraluminica, se retrocedería en el tiempo.

Robert Silverberg

-ENFRIAMIENTO RAPIDO.-

Los problemas que representarán los viajes espaciales son tratados anticipadamente por numerosos escritores de SF. Lo más, afortunadamente, personas que por su profesión o estudios pueden tratar tales problemas cifándose en todo lo posible al punto de vista científico.

ENFRIAMIENTO RAPIDO trata de uno de estos

12 problemas: el rescate de los tripulantes de la hipernave Andrómeda que se estrelló en un planeta cuya superficie está compuesta por una atmósfera de metano-amoniaco, cubierta por una capa de dióxido de carbono, todo ello a la agradable temperatura de -160°.

El Calypso, nave más próxima que detecta la señal de emergencia, posee cohetes a reacción que funden la superficie helada al aterrizar, pero que, dada la temperatura bajísima, rápidamente vuelve a congelarse a su alrededor, aprisionando la nave e imposibilitándola de salir.

Raymond F. Jones

-EL REGALO DE LOS DIOSES.-

Con su famoso revólver, Colt enunció por vez primera el principio igualador. Si todas las naciones de la Tierra poseyeran la forma de establecer, entre todas, dicho principio, ¿qué pasaría?

Indudablemente, tal principio igualador es un mito, siempre y cuando dependa como depende de algo extrínseco al hombre: el gun-man más rápido en disparar es el más fuerte. Teóricamente el principio queda muy bonito; pero en la práctica, se trata de una utopía más.

¿Llegará el hombre, como individuo y como componente de una sociedad, a su auténtica autodeterminación? Si la contestación es afirmativa, la entropía social habría terminado su largo camino; una plena libertad, dentro de una plena conciencia socioindividual, sería el idóneo estado de un ideal superhomo-social.

Creemos, como lo cree el mismo Jones, que esto forma también una bella utopía: Una nave procedente de una civilización infinitamente más desarrollada que la de la Tierra y tripulada por robots, aterriza en el Atlántico. Trae un mensaje para los terrestres y un regalo inigualable: las claves para alcanzar este superdesarrollo. El Gobierno de los EEUU entrega la custodia de la nave a la ONU, "llevando a cabo uno de esos gestos que le han hecho tan famoso"-como cuando regaló en Teherán media Alemania a los rusos-. Son nombradas comisiones de diferentes países para que este regalo sea conocido y distribuido equitativamente.

THE LAST MAN

Nuclear war had destroyed Earth. The last woman went around the world in quest of mate.

At last, far away, she saw a silhouette... a silhouette of a man? Lightly she ran towards the horizon. Suddently she began to cry and laugh at the same time. It was a man, a man!, and what's better a good-looking man. Shouting she covered the last yards.

-A man! I have found a man!...

-A man? -answered a effeminate voice-; where?, where?...



Pero, como siempre, es el elemento humano el que falla: ninguna de las Comisiones mira con buenos ojos la distribución equitativa de este inesperado "principio igualador", queriéndolo, cada una, exclusivamente para sí.

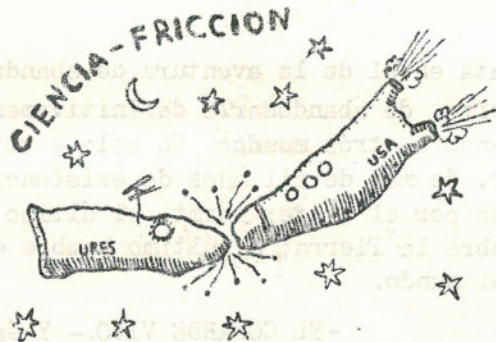
Alcaldía, la nación de las estrellas, sucumbió a su propia civilización. No fueron capaces de establecer unas relaciones suficientemente estables entre ellos mismos después de haber recorrido, más o menos, el mismo camino que los terrestres, y los únicos "sobrevivientes" fueron estos robots.

Aquí, en la Tierra, el camino fué abortado antes de comenzar a recorrerse: el final de la novela es confuso y el desenlace queda parcialmente descubierto. En realidad no tiene importancia. Las últimas palabras de George ni pueden justificar a él ni pueden justificar a nadie: "Sólo podemos actuar de acuerdo con lo que creemos. Pero, ¿cómo podemos saber que estamos en posesión de la verdad?". Muy pocas veces se actúa de acuerdo con lo que se cree. Y el que lo hace, como Clarck, es rápidamente desplazado.

Por eso, pensar que el hombre pueda llegar a su propia autodeterminación es, hoy por hoy, otra bella utopía.

-ENTREACTO.-

Un nuevo tema postatómico y otro canto a la libertad. Esta vez en el planeta 7, del sistema Alpha, donde se re-crea un nuevo tipo de homo, una nueva concepción que vitalizaría la marchita sangre de la Tierra. El artificial sistema se demuestra inútil, como cualquier otro que trate de separar al hombre de su herencia universal, trate de formar hombres perfectos a base de separarlos en grupos y analizar una sola faceta de su vida. "La única grandeza verdadera del hom



bre ha sido siempre su capacidad para cuidar de sí mismo, de dominar el mundo para satisfacer sus necesidades", de esta lucha por la supervivencia, necesaria para seguir viviendo, aunque parezca una verdad de perogrullo. Algunas especies animales se extinguieron al carecer de los suficientes recursos para su adaptación al medio; otras, por todo lo contrario: consiguieron su total complementación. Por eso, por esta separación del hombre con todo su interior y por la supresión de cualquier tipo de conciencia colectiva, todo el Proyecto fué un fracaso.

Alfred Coppel

-TIERRAS VIVAS.- Existen muchos precedentes sobre la cuestión de la que se ocupa este relato: tierras vivientes, vegetales con un determinado tipo de conciencia-arquetipo, etc. El presente relato trata de un caso de vampirismo planetario -mejor que canibalismo-, en el que la tragedia final no puede ser evitada.

Francisco Lezcano Lezcano

-EL MONTAÑERO.- No es el tex

EL ULTIMO HOMBRE

La guerra nuclear había asolado al planeta Tierra. La última mujer circundaba el orbe en busca de un compañero. Por fin, en la lejanía, distinguió una silueta... una silueta, ¿de un hombre? Ligera, corrió hacia el horizonte. De pronto comenzó a reír y llorar al mismo tiempo. Era un hombre, un hombre... y para colmo de dicha, bien parecido.

Gritando recorrió los últimos metros que le separaban de él.

-¡Un hombre! ¡He encontrado un hombre!

-¿Un hombre? -le respondió una voz afeminada- ¿dónde? dónde?...

...Y encierran a los sabios terrestres, en unos lugares que ellos llaman manicomios...

***** W. SLOANE ***

** to más representativo de entre los que, de
** Lezcano, conocemos. El presente relato -a-
** parecido ya en Le Jardin Sideral-, es de
** factura tan ultracorta, como el problema
** miniaturista que en él se trata.

José-María Aroca

-LA MARCA DE CAÍN.- Bien es-

crita y bien tratado, aunque la agilidad narrativa no sea uniforme.

Lo monstruoso no es que Andrés mate a la muchacha: de haber sido un hombre, el odio reprimido que sentía hacia los norteamericanos, se habría disuelto. Un inadvertido cambio de sexo evidenció lo inútil de su venganza. Lo realmente monstruoso fue su necesidad de matar y el hecho de que así lo hiciera.

Quizá el asesinato de Caín nos parezca, todavía, horrible, por ser el primero que registra la historia de la Tierra. Los asesinatos de nuestro tiempo sólo necesitan para ser "justificados" cualquier convencionalismo creado por los hombres. Por ejemplo, una guerra.

H.B. Fife (o Fibe)

-CONOCIMIENTO ES PODER.-

Y más poder aún, si los terrestres que aparecen en este relato, son tontos, quedando, una vez más, burlados, por la ausencia de la más elemental lógica. Querían ser colonizadores de un mundo salvaje y primitivo, y resultan vencidos dado que pueden hacerlo todo, excepto ver la verdad más simple a la luz del día.

Poul Anderson

-PUNTO DECISIVO.- Variante

sobre el tema del cuento anterior. En este

**

Por Luis VICIL.-

caso Anderson no se sube por las ramas, como acostumbra a hacer, y construye un relato sólido, desesperado y real.

-EVASION DE LA ORBITA.- El problema planteado por la avería de un vehículo espacial, tras su choque contra un meteorito, es resuelto habilmente por Anderson. El traductor confundió "meteorito" con "meteorito", empleando ambas palabras indistintamente. "Aunque la nave chocara con un meteorito, o contra una docena de meteoritos, no se abandonaba". Si una nave tuviese la desgracia de chocar contra un solo meteorito que fuese la mitad de la mitad de algunos de los que han caído sobre la Tierra, no quedaría de ella ni los rabos.

Se trata en él de la aventura de abandonar la Tierra, de abandonarla definitivamente, emigrando a otros mundos. Un solo y vetusto ser, de más de mil años de existencia, no opta por el viaje: Kormt, el último hombre sobre la Tierra; el último hombre en todo el mundo.

-EL COBARDE VIVO.- Y éste, por el contrario, es el peor de los cuatro: el argumento flojo, los personajes desvaídos, la acción lenta y aburrida, el final tonto.

Philip K. Dick

-¡OH, SER UN BLOBELL!.- En general, es el cuento la expresión ideal para la SF; en particular, la más conveniente, la única utilizable, por Dick. El relato no es, ni mucho menos, una obra maestra; pero sí lo suficientemente interesante para salvarse de caer, por deméritos propios, en el saco de lo vulgar. La guerra entre los blobells y los terrestres, y el camuflaje de unos en otros para labor de espionaje, da el resultado, poco apetecible para sus protagonistas, de establecer un cambio, después de la guerra y en los momentos más intempestivos, de una forma en otra. Y teniendo en cuenta la constitución gelatinosa, como una pasta de mucílago, de los blobells, es evidente que, tanto unos como otros, aborreciesen el hecho incuestionable de este cambio. El matrimonio entre los híbridos blobell-terrestre, tampoco fué una solución. La caída humorística estropea el cuento. Qui

.....
: ESCRIBA CUENTOS, MU- :
: CHOS CUENTOS, MUCHISI- :
: MOS CUENTOS PARA EL :
: CONCURSO DE C. A. :
:

-FIN DEL CAPITULO.- Es el más interesante de los cuatro relatos. Es también una de las pocas veces, entre la producción de Anderson, que la extensión del texto guarda la justa relación con lo que en el mismo es narrado. En todo caso pecaría de escueto, al revés de lo que suele suceder.

LA RESPUESTA

.....
: ESTA ES LA PAGINA 14 :
:

LOS SIETE astrónomos se congregaron expectantes en torno a la gran computadora, en silencio, como si el menor sonido pudiera afectar al delicado mecanismo que iba a traducir -¡por fin!- el esperado mensaje procedente de Kappa Ceti. Habían sido años y más años de esfuerzos inútiles por establecer contacto con otros seres inteligentes del Universo. Y ahora, las claras señales que había llegado a través del Espacio iban a ser convertidas en lenguaje humano. La emoción embargaba a los astrónomos. Y la máquina quedó subitamente silenciosa. Poco a poco, todas sus luces rojas se encendieron, con un rubor cibernético. Y el papel de la respuesta apareció tímido por la ranura. Catorce manos se lanzaron sobre él, para ser las primeras en conocer el Gran Secreto del Cosmos. El papel contenía una sola palabra: MIERDA.

J.G. ATIENZA

.....
cuenta atrás cuenta atrás cuenta atrás cuenta atrás cu
.....

zá se trató de un recurso de última hora para salir del paso. Aunque la salida no fué, en verdad, muy airosa.

CRITICA

Noel Lomis

EL HOMBRECITO VERDE

Combinado a base de folletín, fantasía, ciencia y cierta dosis de buen

humor. Desgraciadamente es el primero de estos ingredientes el que predomina y el relato, que podría haber sido algo, se queda en nada.

Lee Harding

INVESTIGACION

Juntamente con el texto de Brennan y el de Jones, forma la trilogía

más importante de entre los incluidos en esta Selección.

INVESTIGACION es un relato apocalíptico, angustioso; es la búsqueda de la vida en una Tierra donde no existe ni la vida ni la muerte. El final es estremecedor, alucinante. En pocas páginas, Harding ha plasmado, de forma maestra, un terrible mensaje. La problemática general del cuento gira en torno al hombre; y esta misma preocupación ha sido tratada por muchos autores, con mayor o menor fortuna, y de forma más extensa generalmente. Pero es en estas cortas páginas donde está resumido todo. No es una historia derrotista, pues es la SF la expresión literaria que más desconoce el derrotismo; es, por el contrario, la terrorífica anticipación de un futuro deshumanizado y muerto. El lector y, sobre todo, el escritor de SF es, a menudo, profeta o adivino; palpablemente, en la carrera de la vida se adelanta al hombre de ciencia, al hombre de mundo y al hombre de política, obteniendo la suficiente ventaja como para que este triunfo deje de parecer casual. Es más difícil hacer Filosofía del Futuro que hacer Filosofía de la Historia. Es más importante el camino abierto a la polémica que plantea un breve relato, que un millón de páginas impresas en las que, inherente en ellas mismas, esta polémica es desmenuzada e incuestionablemente resuelta.

Aparte del gran valor que, en este sentido, encarna INVESTIGACION, constituye un ejemplo transparente y perfecto de lo que debe ser, en forma y en fondo, un relato de SF. Paradójicamente existirán sesudos 'pensadores' a los que se les escapará la importancia que pueda tener lo que, tal vez, calificarán de 'absurda fantasía'... Aunque tampoco es ahora el momento de criticar estas posturas que más como cartesianas habrían de ser tachadas como reaccionarias.

Y esto es gracioso, ¿verdad?

Joseph Payne Brennan

EL VERTEDERO

'Es igual, toda igual, estúpidamente igual...'. Eso decía un pobre amigo

mío después de oír varias obras de J.S. Bach. Uno, que a veces pierde los estribos -aunque esté muy feo-, los perdió en esta ocasión; y desde entonces mi antiguo amigo me profesa un cordial odio. No quiero decir que la música del Gran Maestro tenga relación inmediata con la SF; sí quiero decir algo sobre lo cuál insistiré (V. infra LA RUEDA), y que no es otra cosa que la 'Eterna Variación'. La música de Bach no es, ni esquemáticamente, igual; y EL VERTEDERO, constituyendo una variación sobre el tema anterior, NO es igual. Es la expresión, lo que califica dos relatos esencialmente idénticos. Y estos dos lo son: la problemática planteada es la misma; el protagonista -el hombre en ambos casos, aunque elidido en el anterior-, el mismo; idéntico es el resultado: la calidad. Los robots se movían en INVESTIGACION; los elementos se multiplican en el vertedero: hombres, ratas, gaviotas y el Estado Total. Ambos nos conectan con algo -pese a quien sea-, desconocido: la libertad; ni se habla de amor; ni del por qué no estamos contentos de ser humanos. Y descubrimos que no estamos contentos porque estamos perdidos, confundidos, vacíos, rotos...

Ralph y Lucy descubren su calidad de humanos entre un montón de basura lleno de ratas, retorcidos de hambre y privaciones. Pero están vivos y son ellos. Merece la pena.

ANTOLOGIA DE NOVELAS DE ANTICIPACION (VI Selección); 431 pgs.

Daniel F. Galouye
DOMINGO FATAL

El complicado y, a menudo terrible, mundo infantil, ha sido tratado en muchas ocasiones por diversos autores. Aquí se trata de una invasión extraterrestre, que toma la forma de emigración infantil: para ocupar la tierra no es necesario destrozarla con una guerra; solo hace falta convencer a la población infantil lo necesario y saludable que va a ser la 'nueva vida'. Al igual que la famosa Cruzada medieval los niños serían posteriormente utilizados o, sencillamente, eliminados. Lo que en el momento del rapto (el fatal domingo a que hace referencia el título), constituyó únicamente el 5 % de la población, varios años después fué nada menos que la tercera parte de la población activa.

El ciclo se renueva: los niños nacidos posteriormente, serían raptados de nuevo. La Tierra se extinguiría en pocos años.

JEBABURBA

Otra historia cómico-infantil en la que toma parte, además, las escapadas a universos paralelos. La comicidad carece de gracia y los caracteres infantiles son bastante descoloridos.

JUSTICIA DEL FUTURO

Un asesinato es cometido en la sociedad telépata que puebla la Tierra. La búsqueda del asesino se efectúa en equipo, del que forman parte todos los individuos de dicha sociedad. El presunto asesino no puede refugiarse en ninguna parte y, menos, en sus pensamientos; va a ser condenado por una paradójica falta de pruebas que demuestren su culpabilidad, aún cuando la evidencia de sus propios pensamientos lo definan como inocente.

Se habla a menudo de la libertad y el desarrollo conseguidos al ser comparados con los de los tiempos antiguos (los nuestros, claro). Pero, por lo que respecta a la libertad, ésta no existe; no puede existir dentro de una sociedad en la que los pensamientos no puedan mantenerse ocultos, donde nada se opone a la investigación de todos en la mente de todos. Pero Galouye no plantea un problema filosófico, sino uno policiaco, de aburrido desarrollo.

OJOS ARTIFICIALES

Es el más aceptable de los cuatro. También de carácter policiaco, con cierta dosis de suspense.

Se presenta en él el interesante problema de la posibilidad de conexión empática entre un hombre ciego y un perro; no solamente aquél podría descubrir los esquemas mentales y reorganizar las ideas elementales del animal, sino que, por medio de esta conexión empática, utilizaría los ojos del perro, para suplir su falta de visión.

M.A. Guerendian

LA RUEDA

Claro ejemplo de lo que jamás, bajo ninguna

circunstancia, debe ser un relato de ciencia ficción.

Si una idea es explotada más de una vez y el autor de la segunda o sucesivas versiones nos ofrece algún elemento inédito, o si la calidad literaria dispensara en cierta forma la repetición del tema, quizá no existiera lugar para el lamento. Pero cuando la explotación de la idea se remonta al plioceno de la SF y cuando, al lado de esta tara, el estilo puede recordar al que emplearía una monjita de clausura, teniendo en cuenta, además, lo insulso del tema tratado y la ausencia de interés del mismo, entonces sí hay lugar, mucho lugar, para el lamento. Y esto mismo, escrito un siglo atrás habría sido, en ese momento, igual de soporífero e igual de desangelado. De esta forma -si el autor es español, como suponemos-, la SF hispana no llegará a ninguna parte.

Francisco Lezcano Lezcano
HAMBRE

Ultracorto relato en el que se nos descubre cuál fué el origen -no la composición química- del maná celestial que llovió sobre Moisés y su pueblo. Es un relato-idea que, dentro de sus exactas dimensiones, cumple el papel que su autor quiso darle.

HALDOUS

Esto, sí. Es el primer texto de Lezcano -de entre los aparecidos en estas Antologías-, al que aplaudimos fervientemente. Atractivo, inteligente, bien escrito, no son utilizadas más que las necesarias palabras. Y las no escritas cobran, al final, grande importancia; y está bien llevada esta técnica cuentística. Tiene el relato su medida, su 'tempo', y no

desborda, en ningún momento, los límites que le son propios. Lo cuál supone, en un relato, gran parte de su calidad.

Judith Merrill
QUIENQUIERA QUE SEAS
El atractivo de los relatos en los que, junto a su humanidad interviene el sentido poético -sin estereotipar ni una ni otro-, es seguro. QUIENQUIERA QUE SEAS tiene, así mismo, ideas SF de primera línea y el estilo constructivo de Judith Merrill es de sobra conocido y apreciado.

¿Podría ser tachado este relato de sensiblero o melodramático? En absoluto. Examínese: no hace falta ser demasiado sutil para descubrir que tiene un fondo, carga de mensaje y dirigido no al cerebro, sino al corazón del hombre. El cuento sobre la huérfana que, un día de Navidad, escribe la nota 'quienquiera que seas, te amo', y la arroja después por encima de la tapia del orfanato, es utilizado como excusa. La raza extraterrestre que habita en algún lugar fuera de la Tela y que tiene, como única 'arma' el amor, puede sentarse cualquier día, a cualquier hora, ahora mismo, al lado de quien lea esto, 'quienquiera' que sea. Para este circunstancial e indefinido lector, el vecino bien puede ser 'extraterrestre'.

Es que el hombre, la raza humana, se va vaciando de amor. Quizá sea este el derrotero hacia el que apunta el sentido de nuestra civilización. La tecnología, la cibernética, pueden vaciar el cerebro de ideas 'anticuadas' y llenarlo de concepciones 'nuevas'; y pueden también contribuir a vaciar el corazón. Pero ellas, por sí-mismas, no pueden desecarlo. Es el hombre quien da el primer paso y el segundo y el tercero... Es el hombre quien realmente desea vaciarse. E, indudablemente -existen demasiadas pruebas-, lo está consiguiendo: es encerrarse en un capullo de frialdad, que él mismo teje; y la trama es demasiado tupida para que, de seguir creciendo a este ritmo, pueda después romperlo. Entonces no sería imposible poder utilizar el amor como un arma.

QUIENQUIERA QUE SEAS es una extrapolación de un sentido tan lógico que, más que entrete-
ner, asusta.

LOS NIÑOS

EL NIÑO ANDABA por la calle con pasos menudos y sus ojos estaban tranquilos. Los hombres le observaban de lejos, pero no se cruzaban con él y desaparecían por callejuelas laterales, con miedo a que les preguntara.

En una esquina se encontró con la niña.

-Hola.

-Hola.

Y caminaron los dos, juntos, de la mano.

Entraron sin hacer ruido en el laboratorio del Gran-Preboste-Sabio-Investigador.

-¿Por qué, Señor-Gran-Preboste-Sabio-Investigador?

Los niños esperaban la respuesta con gran ansiedad; mantenían muy abiertos sus grandes ojos. El Gran-Preboste-Sabio-Investigador que estaba de espaldas cuando los niños hablaron, se volvió como un rayo al oír la pregunta.

La cara se le puso roja y la cabeza comenzó a hincharse y a hincharse. Llegó un momento en el que parecía un globo de feria, todo rojo.

Los niños seguían mirando y esperando. Enseguida, la gran cabeza del Gran-Preboste-Sabio-Investigador explotó sordamente, como una bufa.

Donde estuvo sólo quedó una columnita de humo violáceo, que iba tomando la forma de una seta.

Los niños se fueron a dormir. Ahora conocían la respuesta.

Wendy SLOANE

Lee Harding Pasa a 21
LA CIUDAD SOLITARIA A suivre
El ciclo de la civilización y desa-

CUCARACHAS

Por Juan TéBAR

SAN SEBASTIAN, 9 Junio...

He vuelto tarde al hotel. Las tres y media de la madrugada. En el hall se disolvió un conato de prolongar la tertulia en alguna habitación. Bárbara, con su vestido rosa, hundida en el sillón del pasillo, hizo un maravilloso gesto de cansancio con sus brazos infinitos, se levantó y se fue. Todos se han ido marchando poco a poco. Yo he sido el último. Subí por las escaleras, arrastrando los pies por la suave alfombra roja. Al llegar al primer piso he dudado -como todos estos días- si ir hacia la derecha o hacia la izquierda. Esta vez acerté al decidirme.

Estaban mis zapatos negros recién cepillados delante de la puerta 37. Antes de abrir me agaché para cogerlos. Levanté el derecho, y una mosca negra se movió sobre la alfombra. Levanté el izquierdo. Debajo había otra cucaracha.

En un hotel de lujo no puede haber cucarachas. Es una contradicción, una desarmonía inadmisibles. Sin embargo allí estaban, dos repulsivos botones negros sobre la alfombra. Cerré los ojos, pasé a una sola mano los zapatos, di vuelta a la llave y entré.

He dormido poco más de una hora. Me he levantado a fumar un cigarrillo. Era aún noche negra. Tuve una horrenda pesadilla de la que preferiría no hablar. Siempre he odiado a las cucarachas. No sería capaz de aplastar una y soportar la visión de la masa blanquizca y del líquido y del olor. Siempre tuve miedo a las cucarachas. Y cuando era niño recuerdo que pisé una. Fue horrible. No he podido olvidarlo. Ese fue probablemente el momento más espantoso de mi infancia.

SAN SEBASTIAN, 10/11 Junio...

Hemos dado paseos incansables por la ciudad y sus alrededores. El país vasco me recuerda a Galicia, pero es más brusco, más huraña. No tiene cara de buen humor.

La noche nos cogió en la playa. Bárbara estaba hermosísima con su bañador verde. Cuando Bárbara se ríe, la doble hilera perfecta y aguda de sus dientes me hace pensar en Drácula. Bárbara es una vampira, por supuesto. A ella no le gusta que se lo digamos. Es una chica alegre y hasta un poco intelectual, que no cree en esas cosas. No quiere reconocer sus posibilidades.

Conseguí dormirme a las dos. Leí antes un poco de un libro de maravillosas fantasías. Cultivo mis locuras cada noche... Mis zapatos negros estaban bajo el sillón. Aún no me los he puesto una sola vez. Por la ventana entraba olor a Norte.

La pesadilla había sido terrible...

Una cucaracha subía por mis pies. Cuando llegó al vientre, ya detrás dos subían desde abajo.

Llegaron más de treinta al cuello. Su contacto era estremecedor y viscosamente dulce. Sentía un temor espantable, viscoso. No diré aquí las emociones que había en mí cuando empezaron a devorarme la garganta. Justo en el centro de las dos clavículas. No deben decirse. Además, no sabía explicarlo.

Me mordían. Es imposible que las cucarachas tengan dientes. Sin embargo masticaban y rasgaban mi piel como fieras salvajes. Parecían dejarme desnudo -yo ya lo estaba- en una horrorosa sensación de placidez.

Hubo un momento de la pesadilla en que me rebelé. Sólo un instante. Moví un brazo, alargué la mano y fui a cogerlas, a separarlas de mi cuerpo. Pero al mero contacto, un terror invisible me paralizó y las dejé hacer. Las dejé devorarme. Pasivamente, con una laxitud de borracho.

A las cinco y media me desperté sobresaltado y cubierto de sudor. Ellas me había dejado débil, incapaz de hacer un esfuerzo.

Recordé las dos cucarachas de la otra noche. Quizá debiera presentar una reclamación en el hotel. Pero no he sido capaz de hablarlo con nadie. Ni creo que nunca lo haga.

Fui hasta el cuarto de baño. Casi no podía andar. Una vez frente al espejo observé que en el pijama había pequeñas manchas. Me pasé la mano por la cara, por el pecho. Estaba magullado, dolorido, exhausto.

Bárbara y los demás me llamaron a las ocho para citarnos en la playa. No les quise hacer esperar ni decirles que no podía. Hubiera dado lugar a comentarios que nada tenían que ver con la verdad.

Antes de salir me afeité, me di una ducha y no pude resistir la tentación de acercarme a la cama (Notaba el madrugón en todo mi cuerpo..., y una cierta vergüenza de las pesadillas).

Levanté la almohada para colocar bien el embozo, y juro por todos los santos que allí había dos cucarachas, que quizá rieron al ver mi rostro aterrorizado. Aplasté una con la zapatilla y no me lo perdonaré jamás. Ha sido un error. No debí repetir éso. Ahora no podré olvidarlo. Estoy seguro que no. Va a ser peor que el otro viejo recuerdo... Queda, además, que dará para siempre que yo mire, la mancha en la cama.

SAN SEBASTIAN, 12 Junio...

LOS ANIMALES NO NOS QUIEREN. Lo había leído: 'LES BETES NE NOUS AIMENT PAS'; un libro de ambiguas ilustraciones terroríficas, un libro espantable y maravilloso que quemó muchas de mis horas.

Son ahora las cuatro de la tarde. Me vine al hotel y ellos se quedaron en la playa -Bárbara con Walter, creo que por hacerme sufrir-. Quiero estar solo algún rato. Nos vamos mañana a Madrid, y me gustaría despedirme de mis obsesiones sin testigos.

Les bêtes ne nous aiment pas... Los pájaros de Daphne du Maurier revividos y sublimados por Hitchcock. Y homenajeados por Gonzalo Suárez, que es un espléndido escritor de fantasías y casi amigo... Mucha gente ha tomado conciencia de ello y de su peligro agazapado: Dámaso y los insectos Kafka, el buitre y el hombre bicho... Todo esto lo debo tener apuntado en algún sitio... Cómo he comprendido siempre y cómo he amado a todos los que han tenido próxima la infernal pesadilla del animal hostil.

Hay en todo eso un oscuro secreto de culpa. Yo lo sé. Y por eso me asusta más.

Pilar, mi amiga de los ojos preciosos, temía a las cucarachas. Las teme. Sueña también con ellas. Pero no sé si será como lo mío.

He dormido la siesta. Con la ventana abierta. Entraba el sol invadiendo cuando cerré los ojos. Y ahora, despierto -qué hora es...- un chubasco castiga el cristal. No he tenido pesadillas.

Prefiero no salir de mi cuarto. En el tocadiscos una canción negra-se rasga el aire con su sublime tristeza- y una pipa bien cargada. Mirando por la ventana -la lluvia de temporal y montes verdes- con mi cazoleta caliente es fácil creerse que estamos en el hermoso invierno.

Cabeceé. Dios, voy a luchar otra vez con la caricia repugnante...

Pero no.

Llegó Bárbara. Se queda esta noche en mi cuarto. Bárbara vestida de negro, con las mangas caladas que hacen una colmena de sus brazos sin fin. Se queda. Nos besamos. Hemos pedido cena fría y algo bueno de beber -Creo, de todos modos, que Bárbara me compadece un poco...-

Quisiera tener absoluta certeza de que mis horrores van a quedarse aquí, en esta tierra oscura, y no me seguirán mañana cuando coja el coche y me aleje del mar.

Bárbara se ha acostado y yo voy a hacerlo ahora.

Las cucarachas estaban con nosotros. Lo recuerdo vagamente, pero no dejaba ser en su momento una patente sensación de realidad. Ella no las notaba, pero yo sabía que la cama estaba llena de cucarachas. Llena.

No había rincón en la cama libre de ellas. Ni siquiera el espacio que ocupábamos nosotros. Nuestros cuerpos estaban cubiertos de cucarachas. A veces se mantenían quietas. A veces iniciaban viajes lentos e interminables.

Yo las notaba, cálidas y estúpidas, pretendiendo algo.

Cuando Bárbara y yo nos amábamos, ellas estaban con nosotros.

Bárbara no era consciente. Creo que dormía incluso durante el amor.

Ellas eran, son, una nube negra, una nube que no deja hueco ni rincón ni una esquina para la luz. Ellas nos poseen. Me poseen. Bárbara no parece advertirlo.

En el vértigo raro de todo aquello, yo pensaba a veces que era una pesadilla. Y cuando lo pensaba, era tranquilizador en cierto modo confiar que sería la última...

Pero las cucarachas alcanzaban posiciones, destilaban regueros de líquido viscoso, daban vueltas torpes sobre y entre nosotros -Bárbara no lo sabía. Yo sí. Yo quizá tenía la seguridad, a veces, de no estar soñando-. Ellas ocultaban la vida. Había cucarachas en todos sitios. Pesadilla o no, podía asegurar que eran mis incubos.

13 Junio...

Cuando Bárbara salió del lavabo se vistió delante de mí, volvió a peinarse y encendió un cigarrillo. Creo que estaba furiosa porque pensaba que yo dormía aún.

Qué hermosa estaba Bárbara así, sentada sobre el borde de la mesa, con las piernas cruzadas, superior y ajena a cualquier clase de repugnantes pesadillas. Con sus piernas maravillosas, largas, flexibles, capaces de todo.

Pero antes o después, de un momento a otro, tendrá que darse cuenta de que no estoy dormido.

Ahora se ha levantado. Mira por la ventana y hay un mohín en su cara de loca caprichosa porque la lluvia sigue, un empeño inamovible, y ella quisiera, lo sé, ir a la playa por última vez.

Pero se acerca. Va a llamarme primero.

Lo hace. Yo no contesto, claro.

Duda un poco -y hasta golpea el suelo con el tacón del pie- antes de decidirse a zarandearme.

Tengo casi cubierta la cabeza por la sábana. Ahora va a levantarla.

Ya. No es difícil comprender enseguida que estoy muerto. Tengo el rostro descarnado y sangriento, comido por mil pestes, deshecho como la tierra removida. Por la frente, dos brechas suben hasta más allá del nacimiento del cabello.

La boca sin labios debe ofrecer un aspecto repulsivo. Y sé que la sangre -la que han dejado ellas- forma cuajarones aquí y allá sin orden ni concierto.

Las cuencas vacías de los ojos han aterrorizado a Bárbara más que otra cosa. Retrocede, pálida -más pálida, más extraña, más inmensamente hermosa que nunca... Bendita, horrenda muerte que me haces verla así...-

Bárbara petrificada, divina, con un alarido que no puede salir de sus labios, se ha quedado a medias entre la ventana lamida por la lluvia y la cama donde reposa grotescamente mi cadáver.

Por los huecos donde antes tuve ojos, parece que éstos vuelven a salir. Bárbara lo contempla hipnotizada. Parece que suben de un fondo, que surgen como corchos hundidos un instante. Llegan hasta las cuencas, vivos, oscuros, raros. Y salen más allá. Ella los vé. Y abandonan su sitio, cruzan el rostro, bajan hasta la sábana, dejando una marca sucia en su andar lento y atolondrado.

Dos cucarachas, Bárbara. No son mis ojos. O quizá mis ojos los lleven en su vientre.

continuación

rollo terrestres bien pudiera representar se por una espira, no por un círculo; al completar una vuelta, el hombre se encontraría en el mismo punto, pero habría avanzado una espira más. En tal caso, al comienzo de esta nueva espira, se volvería al principio. Pero no existiría salvajismo, pues se trataría de una reclusión voluntaria. Se viviría en los bosques, se cazaría para comer, se navegaría en barcas conducidas por pértigas...

Este exilio no habría de ser forzoso; la humanidad de habría saciado de ciudades ultramodernas, ultraperfectas, ultraautomáticas...; no encontraría sentido el vivir en ese medio y buscaría su no extinción en el retorno a su primitiva existencia.

¿Y las ciudades? El organismo cibernético de las automatizadas urbes quedaría abandonado. Y añoraría al hombre, a su dueño, a su creador; buscaría y esperaría su regreso, autoconsciéndose incólume.

LA CIUDAD SOLITARIA es la historia de la visita accidental de un hombre "primitivo" a una ciudad que vive.

Frank Belknap

EL ELEMENTAL

Gracioso disparate espiritista: la comunicación de una poderosa fuerza elemental con un hombre, la posesión del hombre por esa fuerza. El humorismo de Belknap se hace patente en este corto, intrascendente y divertido relato.

Seaton McKettring

UN MUNDO EXTRAÑO

Y tan extraño, si se tiene en cuenta que se trataba de la Tierra, aunque el título pueda hacer referencia a Gelakin, a 3'5 kiloparsecs de nuestro mundo.

Pascal, una de las muchas veces que se interesó en la definición del hombre, utilizó palabras que pudo emplear un gelakiniano: 'Juez de todas las cosas; imbécil gusano de la tierra; silo de la ignorancia y el error; gloria y desecho del Universo...'

¿Cómo éste homo-stultus podría llegar siquiera a comprender una civilización más alejada de él que los miles de billones de kilómetros que separaban los dos mundos? Este homo-sapiens-stultus se ha mostrado siempre más empeñado que lo conveniente y más orgulloso que lo necesario. Por eso, este relato se anticipa sólo en la visita de los gelakinianos. Y el imbécil gusano

la tierra se revela, una vez más, como idóneo para este calificativo.

**Claro, que por ahora aún nos quedan suficientes salvajes en Africa y suficientes esquimales en el Polo a los que podemos mirar paternalmente, pensando: 'Pobrecitos. No comprenden. Son unos atrasados'.

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

Ron Goulart

PLUMROSE

Otro chiste en forma de cuento. Y no lo decimos como crítica adversa,

**pues la intrascendencia de lo intrascendente tiene la justificada importancia que se le concede (o debe concedérsele). Y el buen humor, por más que intrascendente, tiene en sí mismo la importancia de lo cotidiano.

H.P. Lovecraft

DESDE MAS ALLA

MAS ALLA DE LA PARED DEL SUEÑO

En la III Selección de estas

**Antologías se publicó EL COLOR QUE CAYO DEL CIELO y, en Narraciones Terroríficas, diversas obras de Lovecraft. Acervo ofrece, poco a poco, los más interesantes relatos de la corta producción de este autor.

**Discurren estos dos dentro de la línea de terror cósmico, verdad cósmica, 'cosas que devoran y disuelven' y de todos los ingredientes geniales, desquiciados, oníricos o visionarios, tan innatos en Lovecraft. Su atormentada personalidad se traduce, una vez más, en estos dos interesantes textos.

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

**

Ambrose Bierce

UNA PARTIDA DE AJEDREZ

La fecha en la que Bierce escribió este cuento coincidiría más o menos

**con la del incipiente y rápido desarrollo de la cibernética. Un jugador de ajedrez mecánico no es nada nuevo. Ni tampoco la pregunta planteada '¿pueden "pensar" las máquinas?'

**La de Moxon sí podía, al parecer; y también jugar al ajedrez, pero detestaba ser derrotada. Pero en vez de arrojar el tablero y las piezas al aire, estranguló a su creador.

Alvaro Fernández Suárez

LA MISTERIOSA CIUDAD DE AURORA

Este crítico confiesa sin ningunos

**algún reparo que no ha podido, o no ha sabido la manera y forma, de terminar este angosto y largo relato sin librarse de caer en un profundo sopor. Es por esto que, después de varios intentos de los que se dedujeron i-

CRITICA

dénticos resultados, tomó la sana determinación de interrumpir, definitivamente, su lectura.

Enseguida recobró la conciencia de sí mismo y pudo vivir bien despierto.

J.C. Ballard
EL HOMBRE ILUMINADO

Nueva reposición del estupendo cuento de Ballard, aparecido anteriormente en el magazine Minotauro, nº 5.

Se trata de un extraño y hermoso texto que participa proporcionalmente de la Fantasía y de la Ciencia ficción.

-o-o-

Briam Aldiss
CUANDO LA TIERRA ESTE MUERTA (Starswarm)

Col. Infinitum, nº 15; 192 pgs.; Ed. Ferma, Barcelona, 1966; 35 pts.; Ø115 x 190Ø.

Difícilmente servirá Briam W. Aldiss como iniciador de cualquier principiante lector de SF. Difícilmente, porque la arquitectura de sus relatos o novelas, desborda los límites "normales" de referencias, construcción y situación. No quiero decir que se trate de un autor difícil. No lo es. Ocurre, por el contrario, que sus obras, al lado de lo anterior, carecen de concesiones, futilidades y vulgaridades más o menos convencionales y mucho más comerciales. Son, comunmente, limpias, profundas, duraderas. Importantes.

STARSWARMS (Ardor de Estrellas, que no tiene nada que ver con el título que en español le han dado), está formado por varias historias intimamente relacionadas. Starswarms es nuestro mundo, nuestra galaxia, dentro

LA MUÑECA

La niña jugaba a mirar la muñeca y en sus grandes y hermosas pupilas cabía todo el azul del cielo.

Los ojos de la muñeca miraban a la niña y sus fríos cristales parecían adquirir vida.

La niña cortaba los cabellos de su muñeca con unas grandes tijeras recién afiladas y la muñeca cayó y al intentar cogerla se clavó las tijeras en los ojos.

La muñeca seguía mirando a la niña con sus ojos de vidrio.

La niña estaba ciega.

de millones de años. El vuelo intergaláctico ha sido resuelto, y las naves saltan de una estrella a otra, de un planeta a otro y en esos saltos, nos van descubriendo el calidoscópico mundo futuro, alucinante unas veces, enfermizo otras, y siempre insólito. Cada Sector (Rojo, Gris, Diamante, etc.), es un mundo; y en cada mundo existe un historia diferente y original.

Entremos en Starswarm: el hombre, como tal, ha desaparecido; las razas se han mezclado; el cambio ha sido total. Una formidable explosión de causas conmueve y tambalea lo único que nos es familiar: nosotros mismos, el propio lector del libro.

Todo se basa, es evidente, en extrapolaciones científicas (astronáuticas, geológicas, biológicas, etc.), sociales (organización, individualización), políticas, etc.; la fantasía e imaginación ven desbordados los límites que les son propios, y el valor y la audacia del conjunto está impregnado en un humanismo real, actual, poco frecuente por su sinceridad.

Aldiss no confía en el hombre. No confía, quiero decir, en el sentido que el hombre ha dado (está dando) a su civilización. La concatenación de circunstancias variables, imprevistas, imponderables si se quiere, no son ni pueden ser suficientes para justificar unos postulados tan inamovibles como perdurables, tan orgullosos como raquíuticos.

Al final, después de un recorrido por los diferentes sectores de Starswarm, Aldiss nos introduce en Rift, el Sector Desmoronado, la Tierra. Es una breve historia triste y poética. El hombre ha terminado en ella su largo camino evolutivo, hace millones de años; el hombre, sin embargo, no ha desaparecido. Las nuevas especies traídas de Venus, tan cercano a la Tierra ahora, también habían cambiado. Es el recuerdo del hombre lo que persistía, como una suerte de arquetipo abstracto: Dandi Lashadusa le rinde un homenaje sincero. Y rehúsa emplear lo que le ha caracterizado desde su nacimiento: la causa de la violencia. Prefiero -dijo- la paz al odio y a la muerte. Y se transubstancializó a un modelo, no de carne, sino de música, en una musicolumna que entonaría por toda una eternidad la arcaica melodía:

Manuel PACHECO

"Todos los seres que en la Tierra moran..."
 Sensacional la novela de Aldiss. De lo mejor que se ha traducido al castellano y, desde luego, lo mejor de Infinitum.

CRITICA

Col. Infinitum, nº 16; 190 pgs. Id, id.

Murray Leinster

OPERACION TERROR (Operation Terror)

Una novela que pasa sin pena ni gloria, de aburrido desarrollo; banal e infantil argumento que pretende sentar una tesis tan partidista como carente de base efectiva.

Una suerte de rayo adormecedor nos parece inútil como arma para pacificar a la Tierra, ni siquiera por los motivos psicológicos de su empleo. Y el hallazgo accidental de una contra-arma, cuyo principio se basa en la ionización de partículas, aun cuando también sirva como detectora de detonantes, ~~no~~ contribuye en mucho para alcanzar dicho fin.

E. C. Tubb

BASE LUNAR (Moon Base)

Col. Infinitum, nº 17; 198 pgs.; id. id.

"Nosotros, los amantes de la tétera, deberíamos unirnos todos, emprender una guerra contra el resto del mundo, hacerles a todos beber té y después vivir para siempre en perfecta paz". Esto, aún dicho en tono de chanza, es un buen resumen del carácter inglés. El carácter inglés, el más carente de simpatía de todo el mundo.

Tubb, como buen inglés, no utiliza una prosa simpática. Y no puede utilizarla, porque sus novelas son muy "inglesas".

En la que nos ocupa, cuatro bases han sido instaladas en la Luna: rusa, china, norteamericana e inglesa. Por lo que respecta a las dos primeras, no aparecen por ninguna parte, y la norteamericana en una muy breve ocasión. Esto no obstruye el camino para que Tubb construya una buena novela, a pesar de todo. El único inconveniente al leer a este autor es que se tropieza enseguida con su estilo excesivamente minucioso: no solamente el diálogo, las situaciones, sino los mismos gestos de los personajes, están detalladamente descritos; la acción, en sus novelas, aparte de los problemas humanos que habitualmente presentan, es tan imbuida de una buena dosis de política o extrapolaciones políticas... inglesas. Pero, a su pesar, no puede ocultar lo que verdaderamente es la política (los políticos): "Políticos avaros, sin el sentido para comprender que están cortando sus propias gargantas... Y los cerdos piensan cortar las nuestras al mismo tiempo. Son los pomposos y tontos bocazas como éstos los que han puesto al mundo en el estado que se halla..."

La acción, en estas consideraciones, no puede ser ágil, sino densa, alambicada. Una novela de Tubb es una apisonadora que pasa lentamente sobre el lector..., es cuál queda, sin embargo, deseando un nuevo paso. En ellas no intervienen elementos extraterrestres, ni siquiera una situación excesivamente extraña (recuérdese EL MUNDO EN PELIGRO, por ejemplo).

En la presente, un monumental cerebro de Donovan (V. infra Siodmak) es creado en la Luna, esta vez, partiendo de los ácidos básicos DNA y RNA, estimulados artificialmente hasta convertirlos en un córtex gigante. Este cerebro, igual que el de Siodmak, emitía radiaciones que, aparte de ser susceptibles de registro, influían también en las personas o, por mejor decir, se convirtieron en un prono accidente-regulador tan precioso, que los científicos al cuidado de la base no tuvieron inconveniente en asesinar a unos representantes de su querido R.U., por miedo a que éstos estropearan sus filantrópicos proyectos de paz.

El resumen de la novela, tomando como centro emisor a Ingraterra y a los ingleses, es un mensaje de paz, dirigido a un mundo que la desconoce desde antes que el primer mono tomase conciencia de que para quitarse las pulgas era más conveniente usar DDT.

La acción, en estas consideraciones, no puede ser ágil, sino densa, alambicada. Una novela de Tubb es una apisonadora que pasa lentamente sobre el lector..., es cuál queda, sin embargo, deseando un nuevo paso. En ellas no intervienen elementos extraterrestres, ni siquiera una situación excesivamente extraña (recuérdese EL MUNDO EN PELIGRO, por ejemplo).

En la presente, un monumental cerebro de Donovan (V. infra Siodmak) es creado en la Luna, esta vez, partiendo de los ácidos básicos DNA y RNA, estimulados artificialmente hasta convertirlos en un córtex gigante. Este cerebro, igual que el de Siodmak, emitía radiaciones que, aparte de ser susceptibles de registro, influían también en las personas o, por mejor decir, se convirtieron en un prono accidente-regulador tan precioso, que los científicos al cuidado de la base no tuvieron inconveniente en asesinar a unos representantes de su querido R.U., por miedo a que éstos estropearan sus filantrópicos proyectos de paz.

El resumen de la novela, tomando como centro emisor a Ingraterra y a los ingleses, es un mensaje de paz, dirigido a un mundo que la desconoce desde antes que el primer mono tomase conciencia de que para quitarse las pulgas era más conveniente usar DDT.

El resumen de la novela, tomando como centro emisor a Ingraterra y a los ingleses, es un mensaje de paz, dirigido a un mundo que la desconoce desde antes que el primer mono tomase conciencia de que para quitarse las pulgas era más conveniente usar DDT.

El resumen de la novela, tomando como centro emisor a Ingraterra y a los ingleses, es un mensaje de paz, dirigido a un mundo que la desconoce desde antes que el primer mono tomase conciencia de que para quitarse las pulgas era más conveniente usar DDT.

Keith Laumer

UN RESTO DE MEMORIA (A Trace of Memory)

Col. Infinitum, nº 18; 205 pgs.; id. id.

Foster, procedente de Vallon, en los Dos Mundos, va descubriéndose a sí mismo. Mejor dicho, Legion, el terrestre, lo va descubriendo, y con él, el lector. La existencia de Foster se medía en miles de años; en Vallon, cambiaban, poseían varias "vidas", una detrás de otra; los recuerdos eran archivados en unas "varillas

de memoria" y, después de cada cambio, eran almacenados totalmente en la nueva existencia.

CRITICA El planteamiento invertido de una historia tiene a su favor el poder mantener la intriga, fácilmente, hasta el final de la misma; es en las últimas páginas donde se nos descubre todo el cotarro. Laumer aprovecha bien esta ventaja inicial. Pero no solamente en eso consiste una buena novela y Laumer ciertamente desaprovecha las sensacionales oportunidades que un argumento como el de A TRACE OF MEMORY ofrecía. El primer tercio es el más interesante de la obra; después, se acumulan los cabos sueltos, el escaso interés de algunos pasajes, ciertas contradicciones, etc. (Y respecto a esto último, debemos decir que quizá se deba a una "recortada" traducción).

Es la diferencia que existe entre ésta y, por ejemplo, LOS SEÑORES DEL TIEMPO, de W. Tucker, de argumento parecido. Este construyó su historia basándose, casi, en los mismos principios que Laumer; pero realizó un trabajo bastante más profundo. A TRACE OF MEMORY es el proyecto de una novela que pudo ser muy buena.

No quiero decir con todo esto que no exista nada aprovechable. Es curioso cómo se amontona, muy junto, el oro fino y la escoria: Dos Mundos, los Cazadores (un hallazgo incompleto, poco trabajado), la explicación del megalítico Stonehenge, las sucesivas transmuciones de Foster en la Tierra, etc., son buenas pruebas de la imaginación de Laumer. A su lado existe la contradicción, el recurso fácil, el infantilismo, la repetida superficialidad.

Algunos aspectos de la obra recuerdan a las juveniles aventuras de Carter o Carson, los personajes del prolífico Burroughs. El elemento femenino está comple-

tamente descartado: sólo dos mujeres, las dos en la Tierra, aparecen en la obra (cuyas actuaciones se resumen en cuatro o cinco páginas); en Vallon parecen no existir, a pesar de ser un mundo con millones de años de historia y con una presumible organización social y familiar que pudo haber sido interesante. En resumen: la calidad de UN RESTO DE MEMORIA es de pura posibilidad; posibilidad, por otra parte cuyo conocimiento es necesario.



CIENCIA-AFECTACION

Poul Tabori

LA LLUVIA VERDE (The Green Rain)

Col. Realismo Fantástico, s/n; Ed. Pomaire; Barcelona, 1966; 165 pgs.; 140 pts.; Ø175 x 205Ø.

La Luna va a ser conquistada. Para ello necesita aire. Y para ello el polaco-americano Lu kachevsky descubre el clorofilógeno que, transportado a la Luna, creará en ella una atmósfera bien parecida a la terrestre (pues se basará en el mismo principio: oxígeno-fotosíntesis-clorofila vegetal, etc.). Desgraciadamente, la tercera etapa del Cohete-C, que transportaba una tonelada de clorofilógeno, no funciona, y la substancia es distribuida equitativamente por toda la superficie de la Tierra, mezclada con agua de lluvia. Los efectos no se hacen esperar, pues el clorofilógeno ha estado expuesto a radiaciones, y las personas afectadas, todas sobre las que cayó la lluvia, se vuelven verdes, totalmente verdes. El organismo, con todas sus típicas reacciones, sigue funcionando perfectamente, pero al pigmento verde, inofensivo, nadie puede hacerlo desaparecer.

Este es el planteamiento de la novela. A través de ahí, Tabori sintetiza toda su historia. Una historia que critica sistemáticamente toda la farsa política del mundo actual: elecciones, cinismos, políticos 'profesionales', investigación estatal, etc.; el progreso segre-

CRITICA

gacionista se viene abajo:
¿qué diferencia existe entre un verde ex-negro y un verde ex-blanco? Todo es en

fusión en la Tierra, teniendo en cuenta que muchas personas no fueron afectadas por la lluvia y teniendo en cuenta que los hijos de verde-verde nacían tan verdes como los de blanco-verde. El verde to ma carta de naturaleza en el planeta, se convierte en un auténtico Rey Verde., que Tabori aprovecha para compilar diversas a nécdotas y folklorismo universales en relación con este color.

Se prolifera: "Estaban los verdes que anteriormente fueron blancos... Había también unos pocos miles de antiguos negros que abrazaban el credo de Makru y querían permanecer negros en sus acciones y creencias... Finalmente, alrededor de un tercio de la población, eran verdosos, ex blancos, ex negros, o ex mestizos que creían que eran distintos y superiores a todos los demás. Los blancos luchaban por conseguir una alianza con los Verdes ex blancos, mientras los verdosos estaban más o menos unidos...", esto sólo en Africa.

En Norteamérica la cosa se complica: Andor Gosma y Mimosa, dos "oradores" profesionales, pacifista el uno y comunista el otro, se las arreglan para encontrar una bella stripper, Gloriana, a la que elevan, primero al estado de diosa y, después, a la Presidencia de los EEUU.

En la URSS quieren ser blancos. Se toman medidas contra el verde espúreo y aquí no ha pasado nada. Pero sí ha pasado: el primer ministro se suicida; el primer secretario efectúa un tímido acercamiento al verde USA y después de dormitar con su bella Diosa-Presidente, demostrada su impo-

tencia, huye con el rabo entre las piernas. ** Más tarde, para homologar todo lo verde, es ** lanzado un nuevo Cohete-C, con tres toneladas de clorofilógeno (las pruebas en laboratorio ni consiguen pigmentar la epidermis de los no verdes, ni anular el pigmento en los afectados). El verde en la Tierra sería total... Y el verde de la tierra termina con la Tierra: las plantas se ven aquejadas de una como elefantiasis vegetal, sus raíces hacen saltar las ciudades y el anhídrido carbónico superproducido no puede ser controlado por la clorofila y mata a todos sus habitantes.

** Este fué el primer error de Tabori: hacer ** de la historia un fin del mundo. ** Y el segundo, resumir todo ello en un sueño ** ¿Lo hizo para evitar una censura tan severa ** como inocentona a veces? En ese caso, queda ** dispensado.

** En el anterior, no. La Lluvia Verde es una ** buena e importante novela; todos sus pormenores están bien conducidos, desde la convencional amoralidad hasta el especial sentido del humor empleado en todo lo escrito.

** En el estudio de cada personaje tampoco se ** dió entrada al descuido y está casi perfectamente terminados. Por eso, el final malogra la historia. La dura crítica de un mundo 'rojo y blanco, negro y amarillo', hubiese terminado mejor contemplando a un desquiciado mundo verde y verde, pero vivo.

** De todas formas, el final no resta demasiados méritos a todo lo anterior; es sólo una cuestión de acabado.

** THE GREEN RAIN, publicada en USA en 1961, ** llegará a ser un clásico, sui generis, en la SF internacional.

** Esta colección viene presentando, por el momento, interesantes obras. El precio de cada volumen tampoco deja de ser interesante. **

LAS TRANSFORMACIONES

El hombre quería ser feliz y se transformó en un huevo, y era feliz en el culo de la gallina, y se transformó en humo y era feliz dibujando estelas en el cielo, y se transformó en lluvia y era feliz mojando las ciudades, y se transformó en cáncer y era feliz comiéndose los pechos de Lolita.

El hombre había recorrido todas las escalas de las transformaciones y estaba cansado de ser distinto y quiso descansar.

Y el hombre se transformó en hombre y se volvió loco.

Manuel PACHECO

PREGUNTA..... ¿Sabría usted decirnos por qué el Rey de Inglaterra usaba tirantes verdes? (La RESPUESTA en la pg. 27).

No estaría de más que, consecuentemente, se cuidase un poco la grafía del nombre de los autores: Tabori o Babori. La solución, para muchos, está aún por ver.

26

CRITICA

Murray Leinster

EL MEDICO DE LOS ASTROS (Doctor to the Stars)

Col. Realismo Fantástico; 163 pgs.; id. id.

De los tres relatos incluidos en el volumen,

LA GUERRA DEL ABUELO, EL HOMBRE DE LA NAVE MEDICA y TALLIEN TRES, destacamos este último. De los tres son sus protagonistas, Calhoun, del Servicio Médico, y Murgatroyd, su tormal, una especie de gato-mono afectuoso, inteligente y preceptivo para los funcionarios del Servicio Médico por poseer las cualidades de un conejo de Indias, a escala espacial.

En el relato se nos presentan a los 'paras', humanos-que-no-lo-son, cualidad ésta transmisible y contagiosa, que se alimentaban de apestosos animales de carroña. En Tallien Tres, en breve, incluso el mismo Calhoun, se convertirían en 'paras'..., pero éste encuentra la solución cuando todavía se está a tiempo: la desaparición de la madera, de la combustión de la madera en ese modernísimo mundo, produjo un desequilibrio bacteriológico que causaba la enfermedad 'para'. Se queman grandes cantidades de madera, y todo se arregla.

El relato, escrito con el habitual estilo descuidado de Leinster, es el único destacable del libro.

Curt Siodmak

EL CEREBRO DE DONOVAN (Donovan's Brain)

Col. Realismo Fantástico; 181 pgs.; id. id.

La solapa del libro afirma que de la novela

se va a hacer una versión cinematográfica, cuando lo cierto es que ya se han realizado, por lo menos, dos: THE LADY AND THE MONSTER, en 1944, y DONOVAN'S BRAIN, en 1953, dirigidas por Sherman y Feist, respectivamente.

La obra es ya un clásico de la SF y entra a formar parte de ellos con todos los honores y por méritos suficientes.

Un cerebro humano, separado del cuerpo y mantenido con vida gracias a proporcionarle un riego sanguíneo que supla al que el corazón humano le llevara, parece ponernos en contacto con una parecida criatura a la creada por Frankenstein. Es un leve parecido. Siodmak construye en torno a él una novela de primera línea en la que el elemento fantástico tiene, paradójicamente, una importancia secundaria. Si de su lectura se deduce terror, tampoco es propiamente una novela terrorífica; son sus personajes atormentados pero ciertamente reales los que viven en esa particular atmósfera de terror. Todo un mundo de sensaciones palpita en sus páginas, en el diario de Cory, científico nato, el cuál nos las narra con una despreocupación asombrosa pero resueltamente positiva. Siodmak se ha preocupado en hacer resaltar, meticulosamente, la condición de médico en Cory: éste no desaprovecha ocasión para diagnosticar probables enfermedades entre las personas con las que se encuentra, basándose en síntomas que las mismas manifiestan. Al lado de esto, el estudio de cada personaje es igualmente minucioso. Lo único que se podría reprochar al autor es la elección de tipos que han sido y serán lugares comunes de muchos autores, en cualquier clase de novelística: el científico a ultranza, Cory, frío en sus reacciones, calculador sistemático, concededor del único credo que le proporciona la ciencia, apartado de su mujer más que por ausencia de cariño, por la carencia de la necesidad del mismo; Donovan, el hombre de negocios, de grandes negocios, pisoteador en proporción equitativa de millones y personas, y en el que se observa cierto paralelismo con Cory, pues en este caso, más que de maldad, habría que hablar de desconocimiento de la bondad; Janice, la mujer de Cory, abnegadamente fiel a su marido, inteligente, sacrificada y, a diferencia de él, intuitiva; y Schratt, el científico derrotado, alcohólico, pero que constituye el personaje más sincero, humano y real de todos.

El argumento de la obra se centra en el desarrollo que el cerebro de Warren Horace Donovan comienza a experimentar después de habersele separado del cuerpo, a raíz del accidente de aviación que sufre. El cerebro, al no estar protegido por las paredes óseas del cráneo, comienza a crecer y, al lado de este rapidísimo crecimiento, aumenta sus poderes..., hasta el punto de llegar a apoderarse de la voluntad de Cory: Cory piensa como Donovan, actúa como Donovan, se convierte en Donovan. Y todo termina, naturalmente, como era de esperar: con la destrucción del cerebro.

CRITICA

-Ray Bradbury
EL LAGO Y OTROS CUENTOS (The Goul Keepers)
Col. Realismo Fantástico; 172 pgs.; id. id.
Componen el volumen una serie de relatos de

diferentes autores. Sólo EL LAGO es de Bradbury, un cuento fantástico, que carece de la calidad habitual en los relatos de este autor.

-Robert Bloch: EL APRENDIZ DE HECHICERO.
Terror Segunda versión, que sepamos, aparecida en castellano. Un cuento bien acabado, bien escrito y muy dentro del estilo de la producción cuentística de Bloch.

Terror

-Theodore Sturgeon: EL MARCIANO Y LA IMBECIL
Una frustrada realización de comunicación tele

SF pática entre la Tierra y Marte. El idiota poseedor de percepción extrasensorial u otro poder análogo (en este caso la imbécil), es habitual en la obra de Sturgeon (de la que MAS QUE HUMANO constituye el mejor ejemplo). En este caso se trata de un relato más desenfadado que trágico, más irónico que dramático. La frustración se evidencia, inevitable, por cuestión de tiempo, de horas casi. Y el lector también queda frustrado, cortado, y un poco insatisfecho.

-Edmond Hamilton: LA ISLA DEL DURMIENTE
Nueva variante en torno a la creación -o mate

F rialización- por los sueños: todo lo que se sueña es re-creado en alguna parte, en distinta dimensión.

-Helen W. Kasson: POR FAVOR, MARCHENSE Y DEJEN ME DORMIR.
Sobrenatural

"...;Qué sóloos se quedan los muertos...!" No, no se quedan tan sóloos; forman un clan familiar muy unido, muy hablador, muy chispeante. "Los niños aprenden gran cantidad de cosas curiosas después de morir", como afirma la autora. Y allí, en la cripta familiar, transcurre esta agradable historia mortuoria.

-Harry Altshuler: LA BRUJA EN LA NIEBLA
Terror Terror, Magia Negra y suspense. Todo reunido

en un corto relato, interesante a medias, que recuerda a algunos de Rudyard Kipling.

-Seabury Quinn: CLARO DE LUNA
Sobrenatural Aventura de Jules de Grandin luchando nuevamente contra los poderes de lo oculto. Esta vez se trata de un pseudovampiro, una cantante que se alimenta, no con la sangre, sino con las vidas de sus bellas, jóvenes y rendidas víctimas, insinuándose solamente su carácter lesbiano.

La técnica de buen hacer, habitual en Seabury Quinn, hacen de CLARO DE LUNA un buen cuento, uno de los más interesantes del volumen.

-L. Sprague de Camp y Fletcher Pratt
CUANDO SOPLA EL VIENTO NOCTURNO.
Sobrenatural

El Dr. Bronck viaja por EEUU dando una serie de charlas sobre diversos acontecimientos. "Brujos y Jefes Espirituales del Antiguo Testamento", es una de ellas. Junto al auditorio normal, el Dr. Bronck observa otro público más curioso y no menos interesado, los zombies, que le persiguen machaconamente; recibe ofertas del Círculo Blavatsky y de los Discípulos Arcanos de San Luis. Pero su conducta sigue siendo de lo más ortodoxa. ¿Puede, él mismo, ser también un zombie?

-Henry Kuttner
LOS ENGENDROS DE DAGON
SF & F Probablemente se trata del mejor cuento de todo el volumen; con seguridad es el más completo.

Kuttner es más bien desconocido en España y, desgraciadamente, alguna de sus novelas han sido traducidas de tal forma que, después de leerlas, dudamos seriamente que el original perteneciera a este autor.

La presente versión castellana, de OLMS -como la de todo el libro-, es correcta, por suerte para todos.

RESPUESTA..... Pues para que no se le cayeran los pantalones.

Minotauro, Fantasía y Ciencia Ficción; Eds. Minotauro, Buenos Aires; 128 pgs.; 40 pts.; \$140 x

195.- A base de sus incondicionales USAS, la revista Minotauro (del The Magazine of Fantasy and Science Fiction), nos ofrece su volumen 7 del que, según nuestro criterio, destacamos los dos relatos más representativos:

-Robert J. Tilley
ALGO MAS (Something else).- Ya Kingsley Amis

nos habló del paralelismo existente entre el jazz y la SF (V. C.A. -99); exista, en mayor o menor grado, personalmente he observado la aficción al jazz del aficionado a la SF y viceversa, también en mayor o menor grado.

Este estupendo cuento reúne ambas cosas: SF y jazz, y un problema de comunicación, resuelto a una especial 'melofonía'. Se trata de una historia triste, tierna y original, de la que el hombre no sale, una vez más, muy bien librado.

-Theodore Sturgeon
COSAS DE NIÑOS (Like Young).- Los mutantes

de Sturgeon o, más bien, la 'nueva raza', tiene personalidad propia; con más humanidad que los de Van Voght, más agilidad que los de Anderson y más sentido del humor que los de Heinlein o Wyndham. Esta última característica, los une a los de Sheckley. Cuando la historia es intrascendente, como ésta, se ríen del hombre, de sus ambiciones, de sus humanos problemas, como lo haría un trago o un duende travieso. Y eso es lo que ocurre en este divertido relato.

La calidad de los restantes no fluctúa demasiado NO HABRA TREGUA PARA LOS REYES (No truce with kings), novela corta de Poul Anderson, que obtuvo el Hugo en 1963, es demasiado larga.

En INTERES COMPUESTO (Compounded interest), de Marck Reynolds, se nos descubre una forma muy sencilla de amasar una gran fortuna..., a través del tiempo.

Arthur C. Clarke escribe EN EL COMETA (Inside the Comet) la manera de resolver, merced a un sencillo ábaco, un caso de emergencia, construyendo una computadora con seres humanos en lugar de utilizar circuitos electrónicos.

EL HOMBRE QUE ERA AMIGO DE LOS ELECTRONES (Ufff!) (The Man who Made Friends with electricity) (Afff!), de Fritz Leiber, está más dentro de la Fantasía que de la SF.

LOS PATOS DE LAS ESTRELLAS (The Stars Ducks), de Bill Brown, data de 1951 y acusa el paso de los años. Completa el volumen una nota científica de Asimov y la Editorial, de Jacques Stenberg.

Eds. Minotauro ha publicado la última novela de su colección al escandaloso precio de 150 pesetas. Se trata de EL HACEDOR DE ESTRELLAS, del soporífero Stapledon. No nos gusta hacer el primo. Así que dejamos para mejor ocasión (probablemente la Eternidad), el adquirirla.

-Jean Ray

OBRAS ESCOGIDAS. Eds. Acervo, Barna 1966; 439 pgs.; 195 pts.; \$145 x 205\$.

Después de las un poco trasnochadas obras de W. Irish, Acervo ha tenido la feliz idea de comenzar la publicación de las de Jean Ray. Sólo Acervo y Aguilar (Col. El Lince Fantástico), han publicado obras de Jean Ray.

Es casi desconocido en España. Jean Ray es uno de los escritores insólitos que de cientos a vientos aparecen en el mundo. En sus obras se encuentra sinceridad, realismo, novedad, originalidad, dureza....

Existe un paralelismo, una correlación evidente entre su vida y sus escritos. No es nuevo. El precedente inmediato, dentro de un estilo parecido, podemos buscarlo en Jack London. Ray, literariamente, lo supera; vivencialmente también. Sus obras son torbellinos alucinantes y reales cuya cohesión las hacen nuevas. Son -y no exagero- algo aparte.

Los cuentos incluidos en este volumen (inclusión parcial, he observado) son los que forman parte de LOS CUENTOS DEL WHISKY (1925) EL CRUCERO DE LAS SOMBRAS (1932), EL GRAN NOCTURNO (1942), LA CIUDAD DEL MIEDO INDECIBLE (1943) y EL LIBRO DE LOS FANTASMAS (1947) A lo largo de las diferentes fechas se observa cierto cambio en el estilo de Jean Ray. Pero es variedad: tanto en los primeros co-

(sigue en 34)

zines zines zines zines zines zines
ZINES ZINES ZINES ZINES ZINES ZINES.

-29-



ITALIA
L'ASPIDISTRA
Riccardo Leveghi
Via Grazioli 85
Trento

Nº 5; 42 pgs.; Ab. 6 nrs, 1000 L.
Dedicado, principalmente a libros y revistas SF aparecidos en la bibliografía italiana (Urania, Galassia, Oltre il Cielo, etc.) y artículos sobre autores y temas del género. Destacamos el cuento de Tiberio GUERRINI, L'IMPRONTA NUOVA, fantástico. Sensacionales los dibujos de RILP (Rila?).

ALEMANIA
STREIFLICHTER
Alfred Beha
Dieburger Strasse 35
6051 Ober Roden

Nº 4; 12 pgs. Ab. DM. 4.
Zine totalmente dedicado a críticas, comentarios, informes, películas, publicaciones, etc.
Impresión, buena.

ESPAÑA
EL FANTASTICO (Y CIENTIFICO) TORITO BRAVO
Luis Vigil
José Anselmo Clavé 4 2º 2ª
Barcelona 2

Nº 1; 4 pgs. de 107 x 355. No se vende.
Aparece según ferias: cuantas más ferias, más corridas; cuantas más corridas, más se abren los toriles; cuanto más se abran los toriles.... Este primer nº es una homilía en acusación de Jacques Ferron (V. Lueurs), de sacada de espina y todo eso.

Compone el volumen, un cuento de Sebastián MARTINEZ, otro de VIGIL, un poema de Paul WYSZKOWSKY, y la Editorial.

El TORITO, falto de kilos, oyó pitos en el arrastre... Pero sabemos por fuentes bien informadas, que los próximos van a ser de los de órdago a chicas, grandes, pares y juego.

FRANCIA
LUEURS
Jaques Ferron (C.L.A.)

Rue Max de Vars
19 Brive
Nº 1; 13 pgs. (lagarto, lagarto!); distribución gratuita a los suscriptores del C.L.A.
Nº efectuado con la mutua colaboración de Jacques Ferron y Ferron, Jacques. También colabora, en algunas páginas, Ferron, Jacques.

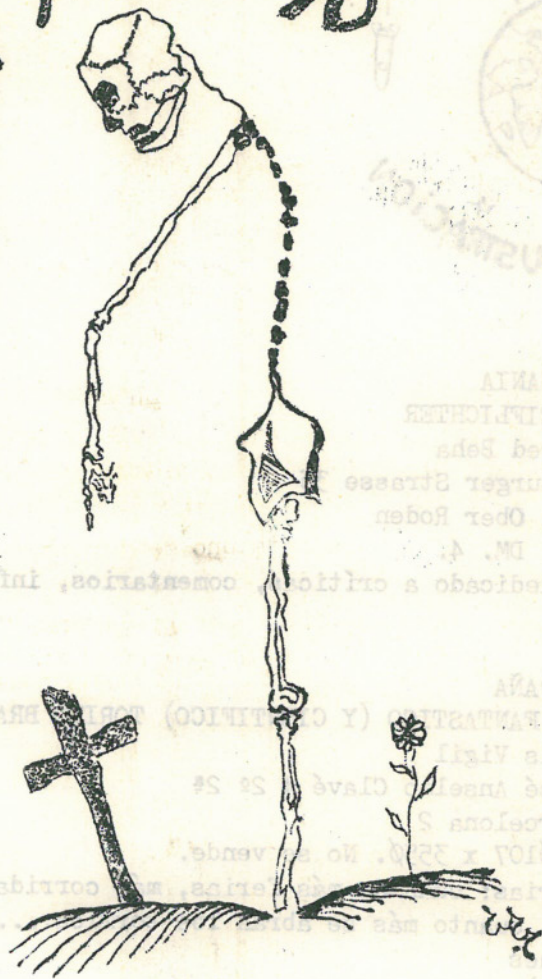
.....
: Browning, no Browning. :
: Nuestra mecanógrafa-ro- :
: bot está afectada de u- :
: na al parecer incurable :
: letroffagia (de comer- :
: se letras, claro) :
:.....

A destacar: los Multiplex. Méritos: parcialidad, medio deformativo, partidismo y desconocimiento, DESCONOCIMIENTO, DESCONOCIMIENTISIMO (y que nos perdone la Real Academia).

Está bien decir, según la opinión de cada cuál, lo que parece bueno y lo que parece menos bueno. Es la labor de crítica que to

(Pasa a 31)

YAZGO YO
AQUI



Concurso CUENTA ATRAS.-

Cuentos o novelas cortas: Inéditos. Mecanografiados a doble espacio y por una sola cara. F o SF. Seudónimo y, aparte, nombre del autor. En Diciembre daremos a conocer los nombres del jurado. Plazo hasta las 00'00 del 31 12 66.
Premios.- 1º, 1000 pts.; 2º, 500 pts.
DIBUJOS.- Unico premio, 500 pts.

do faneditor realiza co¹más o menos acierto. Lo que no nos parece tan bien es aventurar opiniones tan categóricas como erróneas y, mucho menos, publicarlas, dándolas por ciertas. Eso.

El material compilado para un Multiplex, son las cartas de las personas que en él intervienen.

Bueno. Pero también existe la interpretación gramatical, lógica y sistemática. En el Multiplex de LUEURS se ha ensayado un nuevo tipo: la ilógica.

Un autor, una obra, "pueden" ser pateados. Ni una obra ni su autor deben ser deformados.

Somos amigos y lectores del C.L.A. Que no se convierta en un CLAN.

"¿=&'()/^'íe;:;.a?¿O((Trad. Lit.: MARSPAN)

Dir. poIuytreWQ. // . Marte. 0098 pgs. Sale cada hora.

Zine marciano de lo más interesante. 5 pgs. en imprenta, con fotografías, y el resto en impecable confección. Primer zine marciano y primer zine dialogado. Contiene el siguiente material:

¿HAY HABITANTES EN LA TIERRA, de Za""puy; NO, EN LA TIERRA NO HAY HABITANTES, de ,.a?ÑInb. ¿PUEDE HABER HABIDO HABITANTES EN LA TIERRA?, de Tyuio. NO, de PñL.,mam. Y SI NO HA HABIDO NI HAY,¿HABRA? de Qwerty. ¿QUE NO,leñe, QUE NO!, de UIOp, y el cuento definitivo: PUES EN LA TIERRA NO HAY HABITANTES, de PñL,mN.

Para el próx. nº. se anuncia el tema ¿ES MARTE PLANO?

CINE CINE CINE CINE CINE CINE CINE CINE CINE CINE CINE 31
cine cine cine cine cine cine cine cine cine cine cine cine cin
cine cine cine cine cine cine cine cine cine cine cine cine cin

LA MALDICION DE LOS KARNSTEIN (La critta e l' incubo).

DIR. Camillo MASTROCINQUE. Cop. Hispano-Italiana. PROD.HIS PAMER FILMS- NEC CINEMATOGRAFICA. FOT. Julio ORTAS. Estreno en el Cine Rex, 01 08 66.

Int. Cristopher LEE, José CAMPOS, Adriana AMBERI....

Erase un vampiro pequeñajo y con cara de tonto que cada vez que corría por los tetricos corredores del castillo del Conde de... Ah, no! perdonen. Esa era una horrible película mejicana que también trataba de vampiros(y hacemos constar que lo de terrible no tiene nada que ver con terror). Pero tanto monta ésta como aquélla. Vadim hizo en 1960 "Et mourir de plaisir", basada en CARMILLA, de Le Fanu. Y este engendro hispano-italiano, quiere parecerse al original de Le Fanu. No se parece en nada. Realmente, ¿merece la pena continuar?

EL SONIDO DE LA MUERTE

Nac. Española. Arg. Sam X. Abarbanel y G. Sacristán. Fot. Manuel Berenguer. DIR. J. A. NIEVES CONDE. Estreno: Cine Barceló, 20 08 66.

Es este uno de los primeros intentos del cine español hacia la SF. Nos referimos, naturalmente, al cine comercial. Producidas por la Escuela Cinematográfica Española, como pruebas de examen, tenemos dos cortometrajes, al menos, muy interesantes: PARQUE DE JUEGOS (Dir. Pedro OLEA) y EL MARCIANO (Dir. MONTOLIO).



ME ENCUENTRO

TAM

El resultado de **EL SONIDO DE LA MUERTE** no es bueno, pero sí prometedor. Muchos inconvenientes por salvarse nos ocurren para justificarlo parcialmente, y entre ellos, el más importante sin duda, fué la carencia de medios.

Unos arqueólogos-aventureros excavan en Grecia buscando un fabuloso tesoro. Una de las explosiones deja al descubierto dos piedras que no son tales, sino los huevos que en su momento puso un animal prehistórico. Recogen uno y el otro pasa inadvertido en el lugar de las excavaciones. De su interior sale una masa gelatinosa que resulta ser la cría de aquél animal, una especie de lagarto que, nada más nacer, se torna invisible. Produce un ruido espantoso, única forma con que advierte su presencia. Mata a uno de los arqueólogos, a una sirvienta y amenaza terminar con todo el grupo. Al final se le derriba y entre llamas perece, no sin antes dejarse ver por unos segundos.

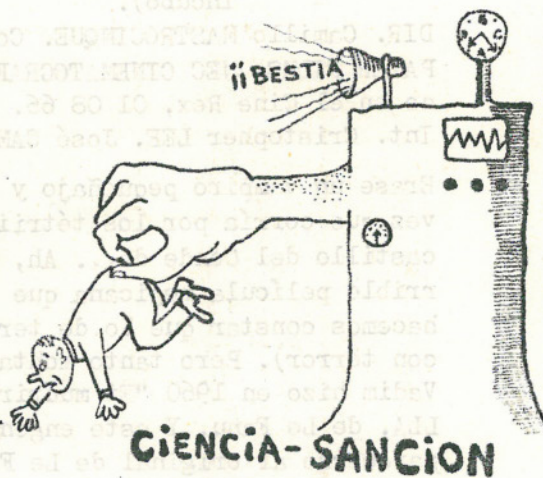
El tema, sin pies ni cabeza, no es SF: ni se explica nada ni se insinúa una posible explicación. La falta de medios a la que antes nos referíamos, se hace patente, en primer lugar porque, de existir aquéllos, no habría sido necesario emplear el recurso de la invisibilidad.

Lo que nos dá así como rabia es que existen multitud de argumentos de primera línea (creemos que unos 2009) los cuales no exigen una exhibición que está fuera de los recursos de la cinematografía española.

Con monstruitos invisibles, poco se llegará a hacer. Pero en fin, por alguna parte hay que empezar.

FRANKESTEIN

Dir. James WHALE. Guión: Garrett FORT y Francis E. FA-



RAGOH. Int. Colin CLIVE, Boris KARLOFF, Mae Clarke...

Después de 35 años, FRANKENSTEIN ha perdido muy poco. Es la mejor versión del deformado monstruo de la Sra. Shelley. En la reposición que hemos visto (no sabemos si también en la estrenada anteriormente), y si no se debe a un fallo accidental, cosa que no creemos, los 'inteligentes' cortes efectuados consiguieron su propósito, es decir, presentarnos un monstruo asesino, en lugar del monstruo-niño o monstruo-incomprendido. La secuencia de la muerte de la criatura en el molino, es mucho más patética y bastante más terrible que la de la niña y el jorobado Fritz

LOS VISITANTES

Así se llamará la película, dirigida por Pedro OLEA y con guión de Juan Antonio PORTO, Juan ATIENZA y P. OLEA, que se comenzará a rodar en París con motivo de la presentación de Los Brincos, en el Olympia.

LA MAQUINA DE MATAR

Cuando usted lea esto ya se habrá comenzado a rodar esta película, sobre la novela del mismo título, de nuestro amigo J. G. ATIENZA. Tanto el guión como la dirección, están a su cargo. Será un acercamiento efectivo -tenemos sus promesas- de la cinematografía hispana a la Ciencia--Ficción.

Y también está en proyecto el rodaje de LOS VIAJEROS DE LAS GAFAS AZULES, también de Atienza, con el título de EL HOMBRE QUE VINO DE LA NADA. Dirigirá la película Alberto LATTUADA.

Dirigida por Guillermo ZINNER y Carlos SERRANO, se proyecta la realización de otra película de SF-infantil.

Que Dios reparta suerte, mucha suerte, toda la suerte, deseamos desde aquí a todos estos proyectos.

EL ATAQUE VIENE DEL ESPACIO (Le Ciel sur la Tête)

Dir. Yves CIAMPI. Nac. Franco-italiana. Año Prod. 1965. Guión: Alain SATOU, Yves CIAMPI, Jean CHAPOT. Fot. Edmond SECHAN. Estreno en España: 20 09 66.

Intrs. Andre SMOGGHE, Jacques MONOD, Marcel BOZZUFI, Yves BRAINVILLE, Guy TREJEAN, Jean DASTE, Roger van MULLEN, Vladimir BELLIN, Violette MARCEAU, Béatrice CENCI, Yvonne MONLAUR.

El Clemenceau, portaviones

de la Marina francesa, varía inesperadamente el rumbo por orden del Alto Mando. Después es dado el estado de alerta. Nadie sabe nada. El desconcierto cunde entre todos cuando los aparatos de radar y comunicaciones comienzan a fallar anormalmente, y todo culmina al ser detectada radiactividad por los contadores Geyger. Posteriormente, es localizado un monumental satélite que orbita en torno y que, a la vista de los progresos alcanzados en astronáutica, ninguna potencia terrestre cuenta con avances necesarios para la puesta en efecto de este ingenio.

Una parte del satélite se separa y baja hacia la Tierra. Missiles norteamericanos y rusos lo destruyen. Después, el satélite restante se aleja a velocidad fantástica, hasta desaparecer.

Quizá lo más interesante del film, desde un punto de vista netamente humano, constituyó el acercamiento y el mutuo entendimiento entre las naciones, ante un posible peligro común, extraterrestre, que amenazase a la Tierra; a pesar de ser bien cierto lo que dijera el Salvavidas del portaviones, "el peligro no está arriba; está aquí, entre nosotros mismos". Sin embargo ésta insinuada unión (que no es sino la crítica a marga de la desunión existente), no está tanizada. Ni ésta, ni la denuncia nuclear, belicista, ni el mensaje de hermandad y comprensión. La película, por una simple, importante, fundamental, cuestión de acabado, se queda en el aire, inconcreta, absurda. Es una pena. Era un buen argumento que empezó desarrollándose con promesas y terminó en casi nada.

...a la Tierra...

Otro defecto es la lentitud: durante la primera hora de proyección se mantuvo el suspense con verdaderos esfuerzos; las buenas fotografías aéreas y los espectaculares despegues y aterrizajes en el Clemenceau no fueron suficientes para mantener un total interés. Y tampoco los aburridos problemas de los componentes de la escuadrilla de vuelo.

Los intérpretes cumplen su cometido bailando en la cuerda floja, y no caen en la mediocridad por verdadero milagro.

REVISTAS REVISTAS REVISTAS R
REVISTAS REVISTAS REVISTAS R
revistas revistas revistas r
revistas revistas revistas r

-ITALIA

OLTRE IL CIELO (Missili&Razzi).

Dir. Cesare FALESSI
Corso Trieste 10, Roma.
Pr. L. 250 c/u; 30 pgs. (aprox.).

Sensacional la revista italiana, "descubierta" por nosotros gracias a nuestro amigo Gianfranco de Turris.

Dedica sus páginas a información espacial y astronáutica, aportando siempre valiosísimo material fotográfico.

De los dos números que por ahora nos han llegado, el 140 especial, está consagrado totalmente al film fantástico, y presenta, al lado de fotografías clásicas, otros inéditos o menos vistos.

Otros números dedican varias páginas a narraciones de autores italianos (Leveghi, De Turris, Bordoni, Guerrini..) y extranjeros.

Del 142 destacamos los interesantes artículos sobre el "Luna 10", de Ippolito ZILARI y el dedicado a la sonda ARGUS-1, de Lee CORREY. "Pla-

tillos volantes en el pasado" es un documentado estudio de Renato VESCO, escrito con soltura, sobre los ambiguos "plátanos volantes", en un recorrido histórico que comienza en 216 a.C.

FILOFAN, rubrica la sección dedicada al fandom italiano, francés, belga, español, inglés y americano y TRIS, la interesante "Pequeña Enciclopedia de la SF."

BELGICA

ATLANTA

Michaël Grayn

28 rue du Curé, Moxhe-Ciplet (Lieja).

Suscrp. 200 F. belgas, 20 NF o 5 \$, al C.C.P. 8381.05, en Bruselas.

Pequeño magazine de unas 65 pgs. c/u dedicado a narraciones, principalmente fantásticas, de autores europeos.

En el nº 4 destacamos SPECTACLES INSOLITES, de Yolande CASSIN, y en el 3, LE FAUCHEUR, de Claude SEIGNOLLE y el conocido relato de André MAUROIS, LA MAISON. Interesante la crónica literaria de Serge BERTRAN.

Colaboran en estos dos números, además: Léopold MASSIERA, Jacques FERRON, Michael GRAYN, Dominique OPPITZ, etc. Se incluye un corto relato de John FLANDERS, muy por debajo de la calidad general en la obra de Ray.

ANTICIPACION MAGAZINE ANTICIPACION MAGAZINE ANTICIPACION MAGAZINE ANTICIPACION MAGAZINE ANTICIPACION MAGAZINE
BARCELONA BARCELONA BARCELONA BARCELONA BARCELONA
domingo santos domingo santo domingo santos domingo santo

¿Qué pasa con esto?

Pues pase página, hombre!

Pues esto es, ni más ni me-
nos, el próximo magazine que
aparecerá en Barcelona, edi-
tado por FERMA y dirigido por
Domingo SANTOS. En él se in-
cluirán textos de autores clá-
sicos y modernos, editorial,
crítica de libros y cine, ar-
tículos científicos, etc.
El primer número será publi-
cado en el actual mes de Oc-
tubre.

Tenemos toda nuestra confian-
za en el buen criterio de Do-
mingo Santos. Y ANTICIPACION
gustará y nos gustará.
NO SE LO PIERDA.
Suscríbase a ANTICIPACION
desde el número 1.

NOTICIAS BREVES

--- Nuestro amigo y colabo-
rador Manuel PACHECO es, jun-
tamente con García Lorca y
Goystisoló, el autor español
más leído en la URSS, según
declaraciones aparecidas en
AMA (Junio) de un matrimonio
ruso de visita en España.

--- La TV italiana ha di-
fundido ASFALTO, con buen é-
xito por parte de la crítica.
Y es curioso cómo la memoria
es el atributo que más para-
dójicamente suele fallar al
hombre: en la entrevista que
con el Sr. Serrador (don Nar-
ciso) sostuvo el periodista
Ramón Sánchez Ocaña entrevis-
ta aparecida en La Actuali-
dad Española, en Junio, el
primero dijo que el argumen-
to original era de "un amigo"
y el segundo, "que me perdo-
ne. No conseguí retener su
nombre".

Vaya, hombre. Buiza sólo tie-
ne cinco letras y no es difí-
cil de pronunciar o recordar.
Suiza, tiza, "pizza" etc. se
le parecen. Es necesario que
uno de los instrumentos de
trabajo de un periodista, su

(Viene de la 28)

mo en los de más reciente aparición (LES 25 MEILLEURS HIS-
TOIRES NOIRES ET FANTASTIQUES -1961- y MALPERTUIS -1962-),
se evidencia idéntica factura.
Por eso, la obra de Jean Ray es inclasificable: no la defi-
ne ninguno de los tipos conocidos, aun cuando parte de ella
pueda incluirse en alguno de los apartados. Como Lovecraft
y Poe ha creado un estilo propio.
Sus obras han aparecido principalmente en Auteurs Associés y
la Sixaine, en Bruselas, y Marabout y Denoel, en Francia. Ac-
tualmente Robert Laffont ha lanzado cuatro tomos de sus O-
bras Completas.

capacidad de reten-
ción, no falle de esa a-
larmante forma. Por eso reco-
mendamos a ambos varias dosis
de nuestra FMPRMP (Fórmula
Mágica Para Recobrar Memoria
Perdida), compuesta a base de
Fósforo (P), esencia de Man-
drágora Negra (MN), ácido a-
cetil salicílico y Excipien-
te. De nada.

--- Más: Al Sr. Serrador
(don Narciso), le aconseja-
mos dosis gigante, pues esta-
mos seriamente alarmados por
la condición de su memoria,
quizá complicada con esclero-
sis facial: olvida todo. Así
lo confirma su entrevista (a
parecida en YA, 25 09 66) con
Miguel Angel Velasco Puente,
de la que ofrecemos una mues-
tra:

"-¿Cómo nació en tí la i-
dea de El Asfalto? (El sub-
rayado es nuestro).

-Por una preocupación hu-
mana y porque a veces hay que
dar una sacudida a la conci-
encia."

Esto está bien. Indudablemen-
te nuestra Fórmula no causará
en el Sr. Serrador (don Nar-
ciso) los resultados apeteci-
dos, pues no se trata, des-
graciadamente, de una pérdi-
da de memoria.

Por lo demás, afirma don Nar-
ciso: "Tengo paz, que es ca-
si igual que ser feliz".
Pues enhorabuena. Y vale.

--- Luis GASCA, asistió en
Lucca, Italia, al "Segundo
Congreso Mundial del Comic",
durante los días 24 a 26 de
Septiembre. En él presentó su
ponencia sobre "Publicidad y
comic".

--- En nuestro número de Di-
ciembre, daremos noticias de
finitivas sobre la revista de
SF que aparecerá en Madrid en
fecha breve.

El cuento de la pági-
na 35 forma parte, co-
mo ya dijimos, del
match Ferron - Buiza.
En CA -96, en diciem-
bre, incluiremos la
segunda parte del mis-
mo, que se deberá, co-
mo es natural, a la
S-fictista y demoní-
ca pluma de Jacques
Ferron.

Annonces (de Martian
Press).-

-La chasse aux ter-
riens est ouverte pour
une période de 24 heures.

-Collectionneur cher-
che terriens. Echangerai
specimens en double.

W. S.

EL TIGRE BUENO

Por Carlos Buiza

I

Llegaron por la tarde. El débil sol de principios de otoño rozaba el horizonte y el frío era intenso. Se oía un río al lado del pequeño valle y, casi en su centro, se hallaba la casa. María, desde la distancia que aún se encontraban, la miró con cariño, antes de conocerla.

-Ya hemos llegado.

La voz del guía la sacó de sus meditaciones y, sonriendo, miró a Marco, que cabalgaba detrás de ella. Después contempló a Anabel, dormida, entre sus brazos. Era un trozo de carne tierna y suave; bien proporcionada en su pequeñez, y humana. Externamente era humana, externamente al menos. María casi enloqueció los días que precedieron a su alumbramiento. Y, después, padecía frecuentes pesadillas en la que aparecían horribles visiones que se arrastraban hacia ella..., y ella misma era mutante, sin brazos ni piernas, imposibilitada de andar...

Llegaron a la casa. Estaba rodeada por una valla de madera, ni muy alta ni muy larga, y algunos árboles, posiblemente frutales, habían sido plantados en su interior. Entre dos de ellos alguien había montado un columpio y sus cuerdas podridas se movían con el aire de la tarde. En la próxima primavera sería reparado para Anabel.

María se sorprendió al ver que la llave utilizada por el guía para abrir la puerta era de tamaño normal. Había pensado en una gran llave de hierro negro y viejo, que no desentonase con la edad del bosque, hierática, como la naturaleza que les rodeaba.

La puerta dejó escapar un sonido grueso y agradable.

Quedaban pocos momentos de luz natural y se distribuyeron el trabajo, que comenzaron enseguida.

Más tarde, todos cenaron.

-Va a tener mucho trabajo estos días, amigo -decía el guía-. Trabajo saludable y todo lo que quiera, pero su espinazo se va a resentir, ya verá... ¡Este café está estupendo! Y la cena ha sido excelente. Su mujer es una gran cocinera.

-Sí, no lo hace mal. Para su madre era la virtud más importante. Me lo repetía cien veces cada día.

El guía continuaba sorbiendo café. Se estiró. Sacó tabaco y ofreció un cigarrillo a Marco.

-Envidio su matrimonio, amigo. Ahora sí que hacen falta, cuando so-



bran las penas -dió varias chupadas profundas y sonoras-. Ya vé, mi mujer se largó con un tipo y no he vuelto a saber nada de ella, nada de nada. Se largó porque yo no tenía dinero..., aunque la muy bastarda lo sabía antes de casarnos. Me dejó un hijo... normal..., fué antes de la guerra. Ahora tiene veinte años y pronto se casará. Mañana se lo presentaré, cuando lleguemos al pueblo. Le va a gustar -pensó algo y dió más fuerzas a sus palabras-: ¡seguro que le va a gustar!

-No lo dudo... ¿Un poco más de café?

-Pues sí, gracias; nunca hago feos al café. Me gusta, ¿sabe? Prefiero una taza café a una copa del mejor coñac. Y también me gusta el coñac, no vaya a creer.

El guía era más conversador de lo^{que} Marco le había parecido. Las doce horas que duró el trayecto desde el pueblo, apenas había hablado.

Le informó de muchas cosas, algunas conocidas por Marco tan solo a medias, o desconocidas: precauciones, lobos, trampas, ciervos, ti- gres...

-Los tigres... Es curioso cómo se han aclimatado. Parece que nacieran en estas regiones y no a miles de kilómetros. Trabajo les costó a los científicos, pero lo lograron. Podrá decir que está en el parque mejor y más surtido. Ya verá, ya verá cuántos habitantes; pronto comenzarán a bajar. Aún soportan las temperaturas de allá arriba -señaló un punto indeterminado, hacia las montañas-. Los ciervos serán los primeros.

Una hora después se fueron a dormir. Debían salir muy temprano, dentro de muy pocas horas.

Cerró la puerta de la habitación con sumo cuidado y se desnudó en la oscuridad. Entró en la cama. El cuerpo de María estaba cálido y silencioso; el cuerpo de Marco conservaba el olor perfumado de la madera de pino. Anabel dormía al lado, en una cuna.

-Hola, Cazador. Tardaste mucho.

-Sí..., Gacela, pero llegué en el momento oportuno..., para cazarte.

-Astuto Cazador... Soy una presa fácil para tí. Y cariñosa. Me encanta que me caces cada vez que me cazas, pero...

-¿Pero...?

-Pero duerme ahora. Mañana tendrás que trabajar para nosotros...

¿Oyes? Trabajar.

Marco habló después de un pequeño silencio.

-Trabajar... Ser felices... Esto nos gustará, estoy seguro. Será el paraíso, nuestro paraíso. Y Anabel tendrá más hermanos.

-Sí.

-Y no me importa, ¿sabes?, no me importa ser cobarde por ellos y por tí. Me olvidaré de todo y de todos. Aquí encerrado siempre. Felices.

-Eso no es ser cobarde...

Marco no contestó. Callaron nuevamente. Sus pensamientos serían paralelos: la guerra y el corto tiempo que duró, hacía cinco años. Los millones de muertos, la misera, el final rápido. Después, la aparición de los monstruos, la represión de la natalidad; después las hogueras públicas donde los mutantes eran quemados y la marca en la frente de los padres traidores...

Pensaron en cuando nació Anabel y en qué montón de trágicas piruetas hubieron de realizar para que no muriese de hambre. Y ahora, al fin, la esperanza. El Gran Parque Nacional se había salvado con la mayoría de sus habitantes. El misterio, si no era paradoja, aún no había sido resuelto; pero la Seguridad Mundial quería conservarlo a toda costa. Y fué la experiencia que como cazador Marco poseía, lo que le valió el puesto. Su 'zona' comprendía muy poca extensión: el valle y el bosque veci-

no. El forrage de reserva lo proporcionaría la misma Seguridad, y Marco sólo debería cuidar su exacta distribución.

Cada tres meses enviaría informes detallados y cada cinco sería visitado por funcionarios de la Seguridad que supervisarían todo e investigarían el por qué ese área, de unos 300 Km², permaneció incontaminada.

Ahora vivirían. Comenzarían a vivir en un verdadero hogar.

-¿Seremos realmente felices...?

María no oyó la pregunta. Se había quedado dormida.

II

El Tigre Bueno hundía sus patas en la nieve recién caída. Su elegante andar hacía más majestuoso al vencer el acolchamiento de la blanca alfombra. Era grande y bello. Estaba flaco pero continuaba siendo hermoso. El collar que le rodeaba el cuello brillaba como la nieve. Fuego y negro de su pelaje contrastaban como la llama en la llanura de una nube iluminada por el sol. Sus ojos eran de esmeralda y, aunque cansados, relucían intensamente. Sus músculos de piedra también se hallaban fatigados. No era este su ambiente. Ni su mundo. Dentro de él, siempre sería un extraño.

Era el único tigre adulto de esta parte de la selva. Sólo había un cachorro de su raza, una tigresa; la madre había muerto, no importa cómo, y él debería conseguir que el retoño viviera.

Los ciervos aún no habían bajado; ni los lobos, bocado poco apetecible, pero comida al fin. El cachorro moría de hambre. Un castor y una rata almizclera en las dos últimas semanas. El Tigre Bueno no podía aventurarse llegando hasta los ciervos; encontraría comida para él, pero el tiempo sería suficiente para que la cría muriese. Debía confiar, esperar un poco, sólo un poco.

Se echó en la nieve. Un millón de agujas se le clavaron en la espalda. Estaba cansado. Había vagado todo el día y ya era tarde. Estaba muy cansado. Esta noche no regresaría a su refugio. Cuando amaneciera probaría, de nuevo, fortuna.

El Tigre Bueno durmió bajo unas rocas.

No había amanecido. En el hogar, María preparaba unas rajadas de tocino a su lado. A su lado, el guía saboreaba el primer café de la jornada.

-¡Marco, que se enfría el café!

Marco bajaba ya las escaleras.

-El viento de esta noche llevará nieve arriba -dijo el guía con la boca medio llena de tocino-. Los ciervos no tardarán en bajar.

Era cierto. Como también, que este mismo viento puso al Tigre Bueno en pie, como un resorte. El tufillo de tocino asado, aunque lejano, le hizo erizar los pelos de la espina dorsal. No, no había soñado. El olor era real. De un potente salto salvó las piedras que se interponían entre su refugio y el bosque. Si tenía suerte, esa misma mañana consolara a su cría con algo más que cariñosos pero inútiles lametazos.

Un millón de músculos se pusieron a la carrera.

Cuando llegó al principio del valle ya había reconocido el olor de los hombres y de los caballos. De repente los vio: eran solo puntitos sobre la nieve. Corrió. Estaba muy cerca de la casa y podrían verle si andaba al descubierto. Aplastó su cuerpo contra la nieve y esperó.

Dos hombres y dos caballos se separaban de la casa.

No pensó María, ni por un momento, en el miedo. Estaría sola casi todo el día, esperando el regreso de Marco. Pero, ¿por qué iba a tener miedo? ¿Quién? Los lobos tardarían en bajar, lo sabía; además estaría todo el día...

tiempo dentro de la casa..., menos ahora, que se ocupaba en fijar unos a alambres para tender ropa lavada. Anabel jugaba con unas muñecas, sentada en una silla.

Vió al tigre antes de que éste saltara la valla. Fué un salto excelente, limpio, sobrado, que hablaba de las facultades del animal. Sus cien mil rayas cambiaron en mil formas. María soltó el alambre y lanzó un grito que salió de alguna parte oscura. Quiso dirigirse hacia Anabel. Pero el Tigre Bueno, agachado, iba en la misma dirección. Se paró, temblando. Su palidez se confundía con la blancura de la nieve. El collar del tigre también era blanquísimo. Se paró, mirándola. María pensó si estaría domesticado, si no sería peligroso.

Después del gruñido sordo, gritó nuevamente.

-¡Por favor, tigre, sé bueno...! ¡No la toques..., no te acerques más a ella...! ¡No la toques...! ¡¡NO LA TOQUES...!!

El final del grito no era su voz. El Tigre Bueno la miraba interesado, moviendo a un lado y a otro su poderosa cabeza. Anabel comenzó a llorar. María quiso correr hacia ella pero el tigre se le adelantó. De un poderoso zarpazo quebró varios de sus tiernos huesecillos y el sonido se confundió con el crujir de la madera de la silla. Lanzó a ambos a varios metros, junto al tronco de uno de los árboles.

María cayó al suelo. Antes de perder la conciencia oyó un plop que ya no podría identificar. El Tigre Bueno, aún en el aire, con su zarpa derecha, le arrancó varias vértebras cervicales, y un arrecil de sangre caliente, en palpitante avenida, le inhumó la cara. ¡Por fin su cría comería! No tenía buen sabor la carne humana, pero le llevaría vida.

Tomó para él parte de la comida. Lo demás lo llevaría a la cueva, donde le esperaba el cachorro hambriento.

Antes de empezar a comer, antes, incluso, de moverse, el Tigre Bueno lloró...

Poco después de esto, llegaron los primeros ciervos.

-o-

Ni Anabel vería ya el perro que su padre le traía ni éste vería más a su pequeña familia. Pero esto no tiene demasiada importancia. Sí la tiene el preguntarnos "¿Era acaso bueno el tigre? ¿dónde estaba su bondad? Ustedes dirán que era un buen tigre para los tigres.

Pero no. Era bueno, aunque todo esto es absolutamente cierto...

Presten crédito. Es muy cierto. Lo sé porque lo escribí yo.

Yo, el Tigre.



anticipación magazine anticipación magazine anticipación magazine anticipación magazine a
 barcelona barcelona barcelona barcelona barcelona barcelona barcelona barcelona barcelona
 domingo santos domingo santos domingo santos domingo santos domingo santos domingo santos
 domingo santos domingo santos domingo santos domingo santos domingo santos domingo santos

PANORAMA DE LA SF DANESA

por Jannick STORM

Dinamarca no tiene ninguna revista de SF, ningún círculo y ningún fanzine. La comunicación entre los pocos fans es enteramente ocasional. Por eso es fácil de explicar el panorama, en el campo de la SF, durante el pasado año.

Solamente una novela danesa fué publicada, 3 DØGNS FRIST - DANMARE OG DEN NÆSTE KRIG ("Tres Días de Plazo - Dinamarca y la Próxima Guerra") de Preben WOLSTRUP. En ella se narra un ataque nuclear contra Dinamarca. El tema, creo, no es tratado como una historia real extrapolada, sino como una suerte de tratado, una contribución a la discusión presente de NATO respecto a cohetes nucleares en Dinamarca.

Una de nuestras mejores novelas ha sido publicada nuevamente, MANDER TAENKEN TING ("El Hombre Telekinético"), de Valdemar HOLST. Fué publicada, primero, en 1938, con una Introducción del poeta Otto GELSTED, desgraciadamente omitido en esta nueva versión. Como reza el título, es un relato en relación con los poderes telekinéticos de su protagonista, filosófico, brillante y entretenido.

Dinamarca sólo ha producido dos o tres películas SF durante los últimos cincuenta años, y ninguna el año pasado. Actualmente, un productor danés proyecta filmar la novela KALLOCAIN, de la autora sueca Karin BOYE. Por desgracia no es uno de nuestros mejores directores y sus declaraciones en los periódicos patentizan su desconocimiento del género.

Tres películas extranjeras se han exhibido en locales comerciales: THE FIRST MEN IN DE MOON, ALPHAVILLE y TWENTH VICTIM (La Decima Vittima). En noviembre pasado cooperé con un pequeño grupo de cine-club y pusimos en pantalla THE INCREDIBLE SHRINKING MAN, CHIKYO BOEIGUN ("Misteryans") VILLAGE OF DAMNED ("La Ciudad de los Malditos"), y publicamos unos fascículos en los que Bengt HOLBEK, científico y estudioso de leyendas y tradiciones populares, escribió sobre literatura SF, y yo sobre películas.

También en noviembre se celebró una reunión en Ringsted, en la isla Sjaelland, con tres conferenciantes que intentaron disolver el muro de diferencia hacia la SF y a la que asistieron dieciocho (!18!) jóvenes.

Aparte de todo lo dicho, la actividad SF durante el pasado año se complementó con algunas críticas mías (que debieran haber sido hechas por otras personas) que hacían referencia a las fotografías enviadas por el Mariner IV y Luna IX, y que fué un pretexto tan bueno como otro cualquiera.

(Adapt., C. Buiza)

J. S

anticipación anticipación
anticipación anticipación
magazine magazine magazine
magazine magazine magazin
barcelona barcelona barce
barcelona barcelona barce

(Método extraído de
SPACE MERCHANTS. Re
gistrado).



anticipación
naticipación
anticipanoic
ticiaciónpa
nóicapicitna
apnaticción
paciónanticip
cipaciónanti
aiiaióntcpcn
.ANTICIPACION

